

# regards

PARAIT LE JEUDI

N° 163

25 FÉVRIER 1937

*Rev 2/2*

A. H. N.  
S. GUERRA CIVIL

1 fr. 25  
2 frs. BELGES  
0.40fr. SUISSE  
24 pages



## la Maîtrise de la tempête

NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

à **BARCELONE**  
**MADRID**

et dans les **ASTURIES**

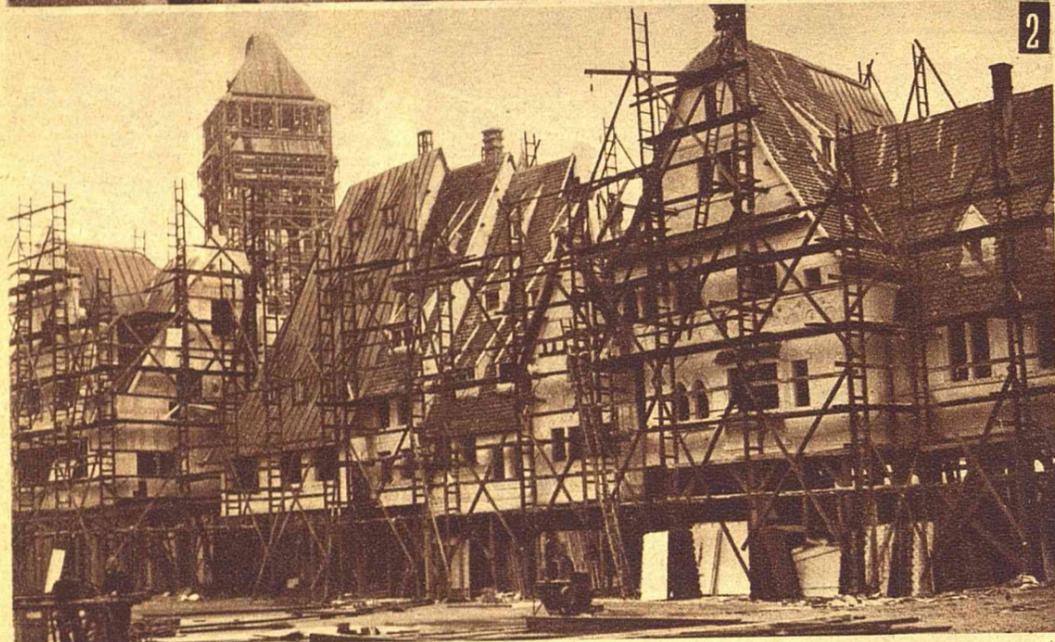
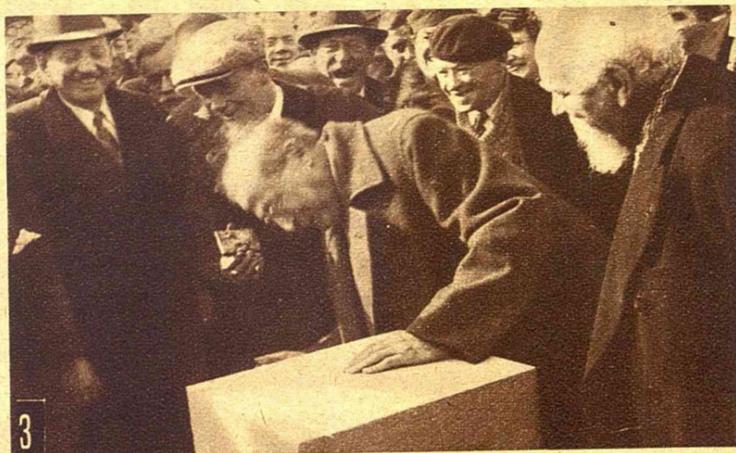
des TÉMOIGNAGES UNIQUES, des PHOTOS BOULEVERSANTES



## ACTUALITES de la semaine

1. Le 18 février est mort subitement à Moscou, en son domicile du Kremlin, d'une paralysie au cœur, Grigori-Constantinovich ORDJONIKIDZE, commissaire du peuple à l'industrie lourde, membre du Bureau politique du Parti communiste de U.R.S.S. ORDJONIKIDZE, populaire en U.R.S.S., sous son nom de parti « Serge », était né en Georgie en 1886. Très jeune, il milita dans le parti social-démocrate russe, et fut l'ami et le collaborateur fidèle de STALINE. Aussi bien, par son activité inlassable d'avant la révolution d'Octobre, que par son rôle de premier plan dans la guerre contre les armées blanches et impérialistes, que par l'énergie et l'habileté qu'il déploya dans la lutte pour l'édification socialiste et l'industrialisation du pays, ORDJONIKIDZE était un des militants les plus aimés et les plus en vue de l'U.R.S.S. C'est une grande figure de révolutionnaire et de constructeur qui disparaît.

2. Sur l'esplanade des Invalides, le parc des attractions de l'Exposition voit s'élever rapidement ses bâtiments. La photo montre un coin de chantiers de la « Vieille France », qui ne sera pas un des moindres attraits de notre Exposition.



3. Léon BLUM pose la première pierre de la nouvelle Bourse du Travail et Penhoët; à sa gauche, Jean PERRIN. On sait que de grandes manifestations se sont déroulées samedi et dimanche à Nantes et Saint-Nazaire, auxquelles participèrent plusieurs ministres et Léon JOUHAUX, secrétaire de la C.G.T. Ce dernier proclama la nécessité de poursuivre avec hardiesse l'œuvre entreprise en faveur de toutes les classes laborieuses. Léon Blum, dans un grand discours, affirma que le Gouvernement entendait rester un Gouvernement de Front populaire. Il insista sur la lutte à mener contre la vie chère, et sur la nécessité, non d'une retraite mais d'un répit.

4. Un important Congrès des Maisons de la Culture de l'Île-de-France s'est tenu dimanche à Argenteuil. Plus de 400 délégués y prirent part, de nombreuses personnalités des lettres, des arts, de la science et de la technique y assistaient; Jean CASSOU représentait le ministre

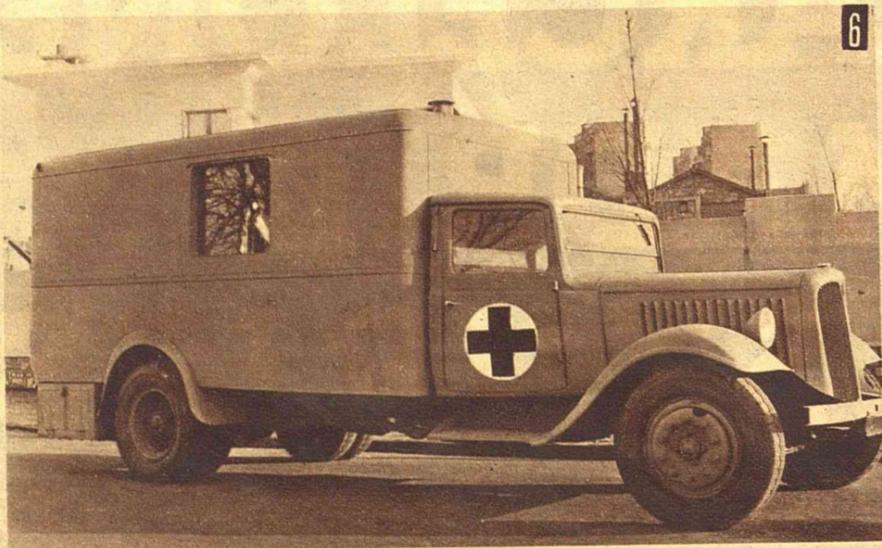
de l'Education Nationale. Sur la photo : un aspect de la tribune pendant le rapport de René BLECH, secrétaire de l'Association des Maisons de la Culture.

5. Aux Assises de Dijon : SOCLAY, qui a sauvé sa tête, entend impassible la lecture du verdict.

6. Un camion chirurgical de la COMMISSION SANITAIRE INTERNATIONALE, qui centralise tous les dons et groupe les achats de matériel sanitaire pour les républicains espagnols. Pour aider l'effort héroïque de ceux qui luttent pour notre liberté, envoyez vos dons en espèces à :

LA SECTION FRANÇAISE  
DE LA COMMISSION SANITAIRE,  
83 bis, rue Lafayette.

Compte-Chèque postal : Paris 1346.66.  
Tél.: Trudaine 12-66.



### Ce que nos amis doivent savoir

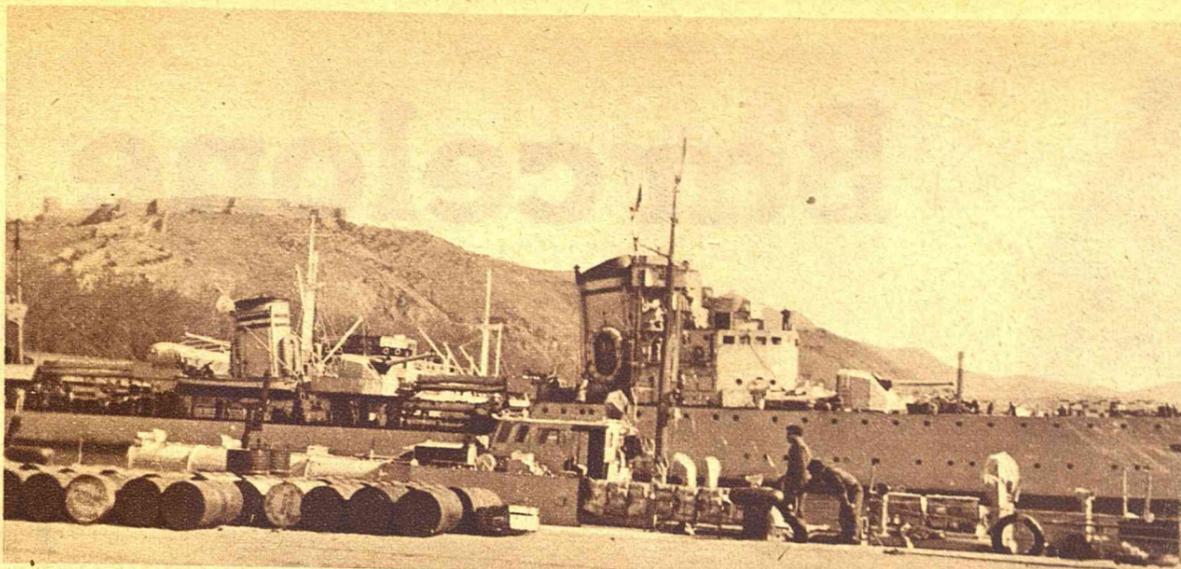
Depuis plusieurs semaines nous éprouvons des difficultés avec l'imprimerie qui tire notre hebdomadaire pour lui faire observer l'horaire de production établi d'un commun accord. Ainsi, chaque semaine, une partie de nos expéditions se trouve retardée de 24 heures.

Cette regrettable perturbation est motivée par des facteurs dont la manifestation simultanée nous a créé certains embarras d'ordre technique : d'abord et surtout une nouvelle et forte augmentation de notre tirage, et ensuite l'application de la semaine de 40 heures, qui dans une industrie aussi compliquée que l'héliogravure ne peut pas aller sans une certaine période d'adaptation.

Nous étudions actuellement un projet dont la réalisation doit nous permettre d'obvier à ces difficultés. Aussi nous espérons que très prochainement nous pourrions à nouveau assurer une distribution rigoureusement ponctuelle.

En attendant, nous nous excusons auprès de nos nombreux amis, abonnés, lecteurs, diffuseurs des retards qu'ils ont subis ou qu'ils subiront dans la réception de notre journal et nous leur demandons de nous aider à surmonter ces difficultés temporaires, dont les causes initiales ne peuvent nous déplaire, puisqu'elles sont à l'avantage de la classe ouvrière et de « Regards ».

LA DIRECTION DE « REGARDS ».



Dans le port de Malaga : aussitôt après l'entrée des troupes rebelles, le croiseur italien « Giovanni di Verazano » (ci-contre, à gauche), vint apporter du ravitaillement en armes et munitions. Cependant que MUSSOLINI et HITLER envoient des troupes tout armées, — voyez ci-dessous la photo montrant le défilé des bataillons Italiens dans les rues de Malaga, — les derniers groupes de volontaires antifascistes arrivent à la gare de Barcelone (Photo à gauche).



# L'Espagne et le Pacte de la S. D. N.

par Albert BAYET

« Les membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. »

On ne lit pas assez le Pacte de la Société des Nations. On a tort. Sans doute, il est imparfait comme toutes les œuvres humaines, mais il n'en représente pas moins l'effort le plus hardi, le plus généreux qu'aient jamais tenté les hommes pour abolir le crime qu'est la guerre.

Parmi les 26 articles qui le composent, il en est un qui porte le numéro 10. Je le transcris :

*Les membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation.*

Au bas de cet article et des 25 autres figurent force signatures; j'en relève deux : France, Empire Britannique...

Or, à l'heure présente, c'est un fait que l'Allemagne et l'Italie ont envoyé des troupes en Espagne.

C'est un fait que les troupes italiennes sont entrées à Malaga, que les troupes allemandes donnent l'assaut à Madrid.

C'est un fait qu'Allemands et Italiens sont allés dans la Péninsule pour abattre le régime démocratique que le peuple espagnol s'était librement donné.

Alors ?

Alors, je relis l'article 10. J'en pèse les termes.

La France et l'Angleterre se sont engagées à « maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres de la Société ».

L'Espagne est membre de la Société.

Donc, la France et l'Angleterre doivent maintenir, contre l'agression germano-italienne, l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de l'Espagne.

Je sais bien ce qu'on m'objectera : c'est que, quand l'Italie fasciste a décidé d'attaquer l'Ethiopie, membre de la Société des Nations, le Pacte n'a pas joint les Ethiopiens ont perdu à la fois leur territoire et leur indépendance.

Seulement, l'auteur responsable de cette défaillance de la S. D. N. était un homme de Droite : M. Pierre Laval; les Gauches, indignées de son attitude, l'ont renversé; et l'un de ceux qui l'ont attaqué le plus sévèrement et le plus justement était le radical Yvon Delbos.

Aujourd'hui, les Gauches sont au pouvoir, et Yvon Delbos est au Quai d'Orsay...

— Oui, mais, nous disent d'autres objecteurs, force est bien de laisser faire les agresseurs, parce que, sans cela, il y aurait risque de guerre!

C'est bien exactement ce que nous disait Laval quand il donnait le champ libre à l'agresseur Mussolini. C'est par son « amour de la paix » qu'il justifiait sa politique.

Mais était-ce la paix, quand les avions italiens massacraient lâchement les femmes et les enfants d'Ethiopie? Est-ce la paix, quand les obus et les balles de mitrailleuses fauchent les républicains espagnols?

Non, non! Le vrai pacifisme, ce n'est pas la lâcheté qui, sous couleur d'éviter les guerres possibles, autorise les guerres réelles; c'est l'effort viril par lequel les Nations unies organisent l'action commune pour prévenir ou arrêter l'agression.

Laisser, hier, écraser l'Ethiopie, laisser, aujourd'hui, écraser l'Espagne, ce n'est pas sauver la paix, c'est consentir à la guerre.

Ceux-là furent vraiment les faiseurs de paix qui, voulant fonder les rapports internationaux sur la Justice et le Droit, rédigèrent le Pacte qui instituait la Société des Nations.

Ce Pacte, libre à ceux qui se disent réalistes, — et que j'appelle, moi, bellicistes, — de le couvrir de leurs sarcasmes, d'en vouloir faire un chiffon de papier. Il n'en reste pas moins la charte de salut.

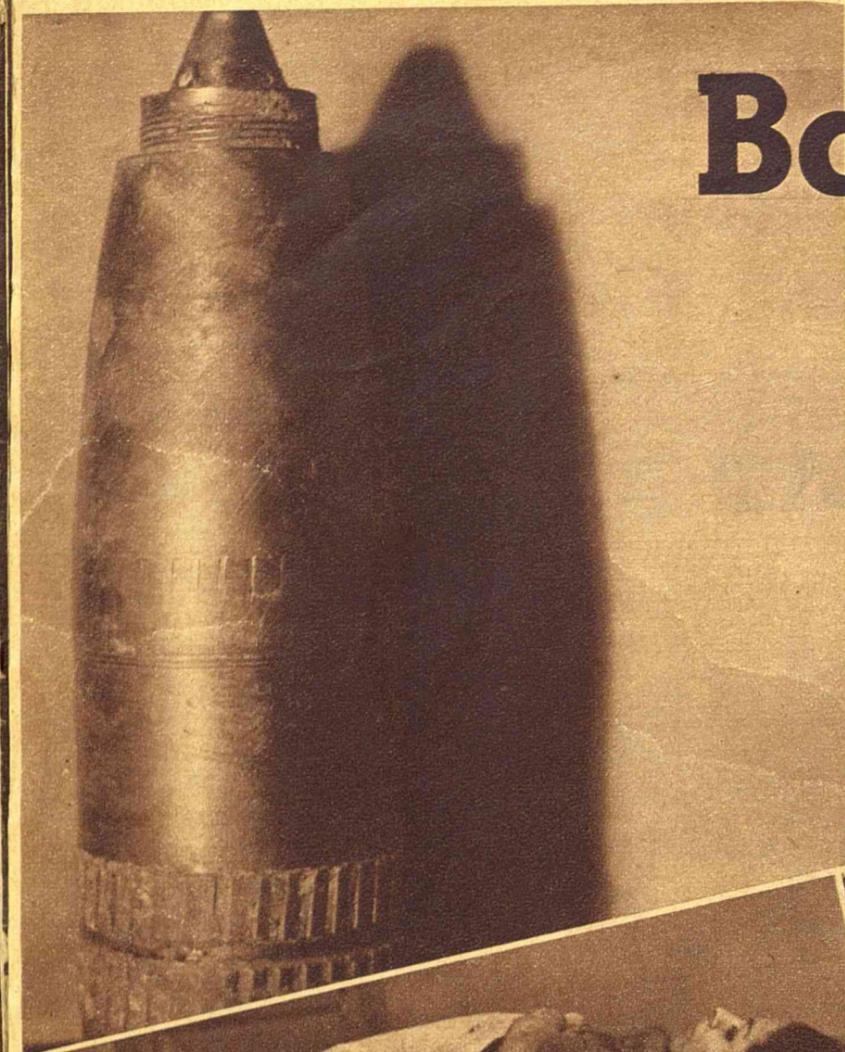
Alors, à l'heure où les troupes allemandes donnent l'assaut à Madrid, à l'heure où les miliciens républicains luttent pied à pied dans la neige et la boue, à l'heure où des enfants espagnols tendent vers nous leurs mains ensanglantées, relisons l'article 10 du Pacte.

Relisons, et réfléchissons!

# Barcelone Ville

## BOMBARDÉE FASCISTE

Par notre envoyé spécial J.-E. POUTERMAN



Un soleil déjà chaud éclairait la ville. La foule grouillait dans les rues. La Rambla resplendissait d'immenses bouquets de fleurs étalés sur le pavé. Les boutiques exhibaient fièrement leurs devantures bien garnies. Les kiosques de journaux, achalandés mieux que jamais, croulaient sous le poids des paquets de papier fraîchement imprimé. Les tramways passaient, répandant un bourdonnement métallique et régulier. Les haut-parleurs s'égosillaient...

Je retrouvais Barcelone non pas telle que je l'avais laissée au mois d'août dernier — frénétique et vibrante encore des combats de juillet, mais belle et paisible comme aux jours lointains d'avant la guerre civile. Barcelone semblait vivre en dehors de la guerre.

La guerre était loin : 300 kilomètres jusqu'au front de Saragosse, 500 kilomètres jusqu'aux plaines ensanglantées de Madrid...

Mais Franco eut le soin de porter aux Barcelonnais la guerre à domicile.

Nous étions attablés, quelques amis

et moi, dans un restaurant du Paseo de Gracia, au centre de la ville. Nous venions de finir notre diner, il était dix heures. Soudain un miaulement étrange se fit entendre, une détonation retentit. Au bout d'un instant on put distinguer au loin le bruit d'une explosion. Personne ne bougea. Quelques minutes s'écoulèrent en silence. On entendit au dehors le hurlement d'une sirène et les sifflets de la police. Nous comprimes : on bombardait la ville. L'électricité s'éteignit, pendant que le canon continuait à tonner à des intervalles réguliers. Les garçons baissèrent les stores et nous apportèrent des bougies. Nous demeurâmes ainsi dans la mi-obscurité une quarantaine de minutes. Puis retentit de nouveau le cri de la sirène, cette fois, strident et prolongé. L'électricité se ralluma. L'alarme était finie.

Un quart d'heure plus tard nous étions déjà sur le lieu où étaient tombés plusieurs obus. Aucun objectif d'intérêt militaire ne fut atteint, mais une dizaine d'immeubles étaient endommagés. Nous vîmes des blessés que l'on transportait sur des civières vers les ambulances : deux hommes,

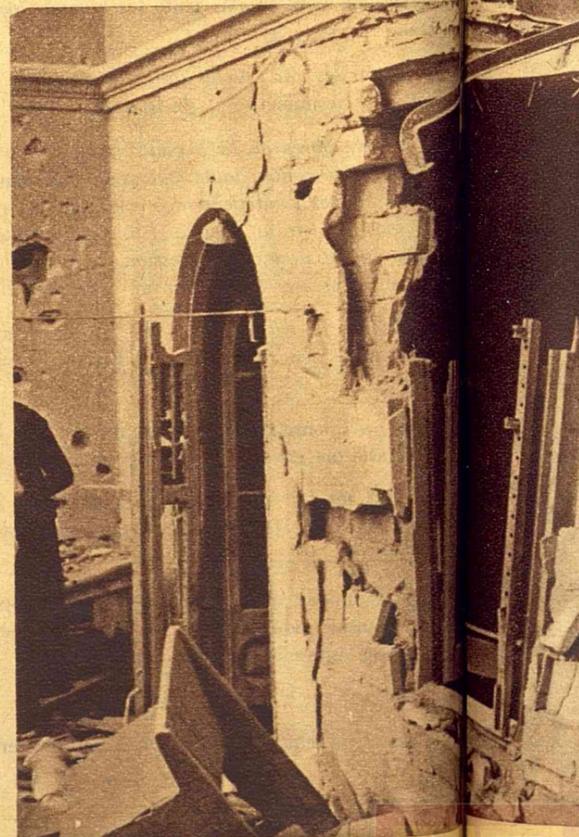
quatre femmes. On nous dit qu'un autre quartier avait aussi souffert du bombardement ; là-bas les victimes étaient plus nombreuses.

Le lendemain nous apprîmes qu'un bateau de guerre que l'on croit reconnaître pour un croiseur italien, s'était approché de Barcelone à trois milles et avait lâché, sur un quartier central de la ville, une trentaine de projectiles de 155. Il y eut 18 tués et 40 blessés parmi la population civile.

Cela se passa samedi dernier. Dimanche Barcelone avait un autre aspect. Non, la panique ne s'empara pas des habitants. La foule dans les rues était aussi dense que la veille. Mais il y avait quelque chose de nouveau dans l'allure des passants, ils semblaient préoccupés par une pensée grave...

Toute la matinée la ville était parcourue par des camions portant d'énormes affiches au texte suivant :

« Camarades, la guerre est à nos portes. Oublions les divergences d'idées, ne discutons pas les conditions du travail; opposons un front uni à l'agresseur fasciste ! »



Les passins ne se la  
ment de bomba  
des enfants ont  
bombarde, bombardant  
qu'il s'agit d  
est reproduit  
l'homme.  
fois de plus no  
des femmes  
est. Que la c  
les peuples un  
des barbares,  
que les inno

# le Ouverte

## RDÉE PAR UN NAVIRE

### TE



## LES GENS DE L'AUTRE COTÉ

Par MICHEL KOLTZOV

Les assassins ne se lassent pas. Après Madrid, après Valence, ils ont bombardé Barcelone : des femmes, des vieillards, des enfants ont été tués. Cette fois, c'est un navire qui a été bombardé, une ville ouverte, et tout donne lieu de penser qu'il s'agit d'une unité italienne. Les bombes, dont est reproduite ici, sont en tout cas de fabrication allemande.

de plus nous avons devant nous l'épouvantable spectacle des femmes du peuple, des mères massacrées par les fascistes. Que la conscience du monde crie son indignation, que les peuples unissent leurs efforts contre l'hystérie sanguinaire des barbares, pour que l'Espagne ait de quoi se défendre, et que les innocents ne soient plus martyrisés !

**U**NE vraie forêt enchantée, la nuit, surtout. La nuit, on peut s'égarer dans la Casa del Campo en moins de rien. Evidemment, le propre de l'homme est de s'égarer. Mais il n'est pas recommandé de le faire dans la Casa del Campo au printemps 1937. Ce bois, qui servait naguère de théâtre aux excursions des Madrilènes, est actuellement très peuplé, et de gens très disparates. Se trompant de sentier, le Petit Chaperon Rouge peut, au bout de cinquante pas, se heurter au grand méchant loup en casaque allemand, ou bien à un superbe Marocain, légèrement humide, mais avec un beau fez et un fusil mitrailleur.

C'est pourquoi le commandant du secteur ne se lasse pas de regarder avec insistance les silhouettes des arbres et de vérifier toujours de nouveau le chemin aux tournants. Tous les chemins ont été délavés par la pluie, les guides ont disparu dans le brouillard. Il est impossible de discerner d'où viennent leurs rares coups de fusil. Les balles dum-dum des rebelles sont particulièrement trompeuses : elles claquent comme si elles venaient de notre côté. C'est une de ces nuits, traitresses qui a tué net, une de ces nuits, le capitaine Arisa, jeune instituteur asturien, si brave et si gentil.

Enfin, nous retrouvons sur un tertre, au milieu des arbres, la camionnette, munie d'un haut-parleur, qui a été amenée là dans la journée. Un moteur supplémentaire a été prévu pour l'amplificateur. La petite Gabriella, propagandiste du Commissariat Militaire, s'approche de la première du micro. Elle appelle dans l'ombre :

« Allo! Allo! Soldats qui combattez sur l'ordre de Franco, de Mola et de Cabanellas... »

Gabriella parle vite, avec passion, mais distinctement : elle parle des femmes qui aident leurs maris à fortifier Madrid, elle appelle les soldats trompés à sortir des tranchées et à passer dans les lignes du Gouvernement régulier de la République, à retourner dans leurs familles qui les attendent.

Après elle, c'est au commandant du secteur, un officier de l'ancienne armée. Il souligne sa fidélité à sa patrie et à son peuple, sa foi dans la victoire populaire.

Gabriella lit un appel adressé par le major Don Ricardo Belda Lopez, l'un des commandants fascistes le plus connus, le favori de Franco, fait prisonnier lors de l'attaque du Cerro de los Angeles. Belda conseille aux officiers et aux soldats de cesser le combat et de se rendre à la République.

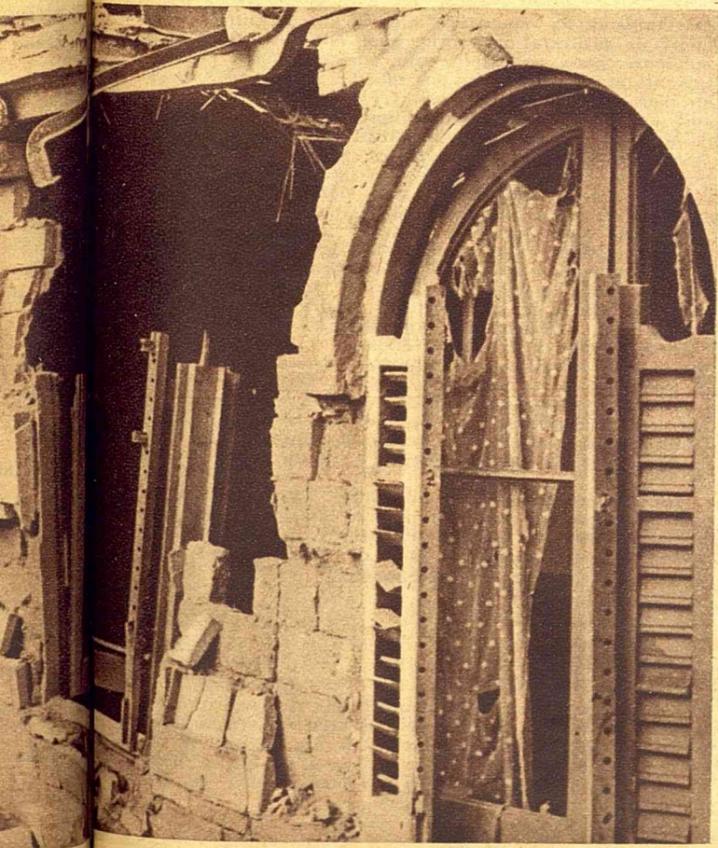
Nos auditeurs sont dans les tranchées, à trois cents mètres d'ici. Deux fois, on tire un obus, mais à côté : le son se dissipe très vite. Nous dressons l'oreille dans l'ombre. Jusqu'ici, personne... Avant-hier, les soldats qui ont passé dans nos lignes se sont présentés au beau milieu de l'émission. Ils ont eu le temps de s'approcher du microphone et de se nommer :

« Nous sommes déjà là, nous fumons avec les républicains, nous avons été très bien accueillis, venez par ici! »

Les prisonniers et les déserteurs deviennent de plus en plus nombreux. On ne peut pas parler de torrents, mais le fait est là : chaque jour, presque sur tous les secteurs du front de Madrid, les républicains prennent des soldats, des sous-officiers, des officiers de l'armée rebelle. Lors de l'attaque contre la colline de los Angeles, nous avons pris le bataillon presque en entier, avec son commandant. Et chaque jour, chaque nuit, des hommes se dressent devant les tranchées, les mains levées, le fusil baissé. Ils crient : « Ne tirez pas, je viens à vous! »

Les rebelles ne font pas de prisonniers. Ils égorgent les républicains dans les tranchées ou les fusillent aussitôt après la bataille. L'armée gouvernementale traite les prisonniers avec humanité.

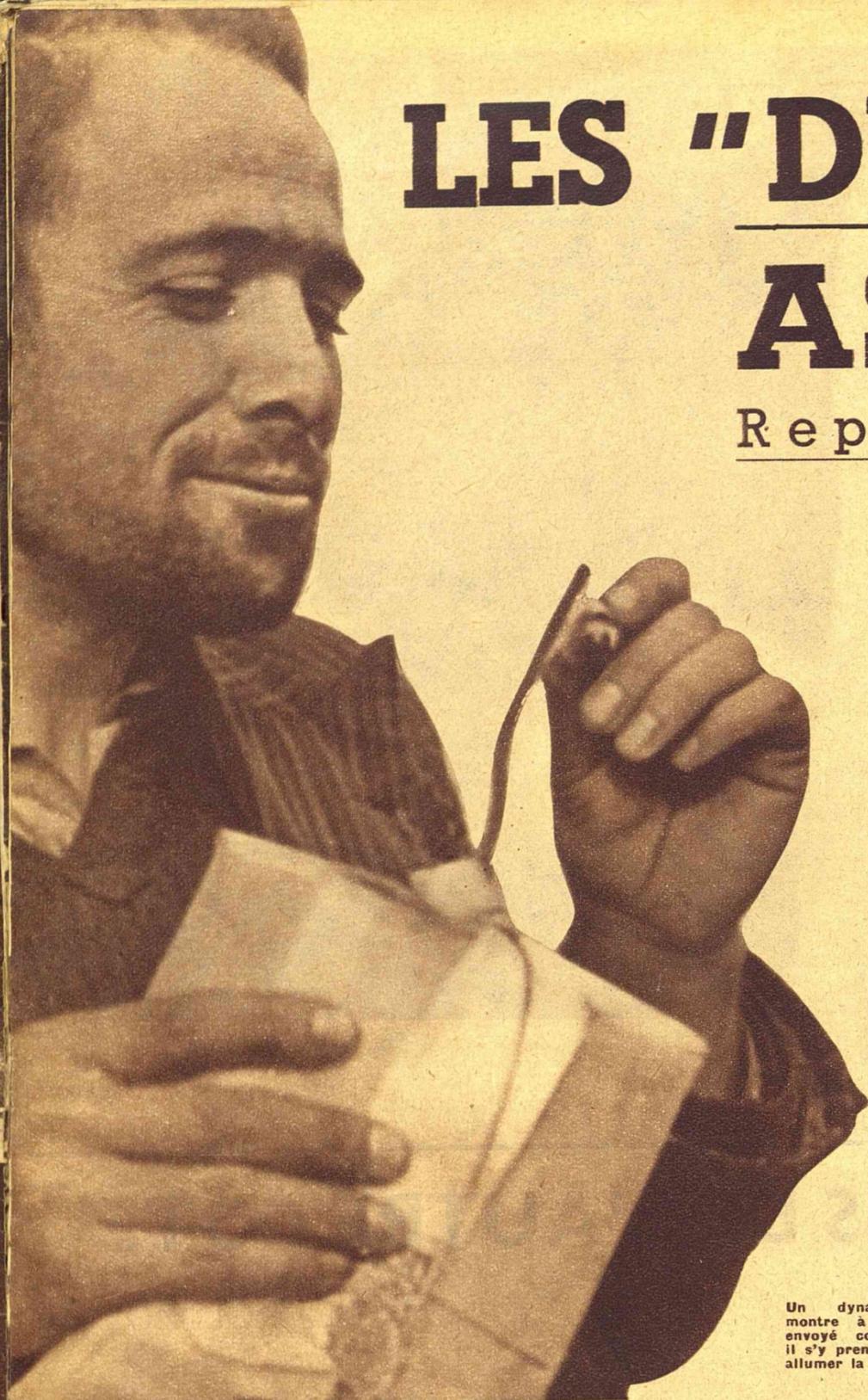
Les déserteurs arrivent généralement dans nos lignes la nuit, lorsqu'il fait noir. Ils viennent des corps d'armée les plus divers : le fait s'explique par l'existence d'un endroit favorable, d'un passage, d'un sentier où l'on peut se glisser sans être vu. Dans un secteur, les républicains ont vu venir à eux des soldats de toutes les formations qui s'étaient succédées à cet endroit. Il y avait aussi des transfuges de formations voisines, qui avaient appris qu'il y avait là un gué. Ces jours derniers, les soldats qui sont arrivés dans nos lignes racontent que dans certains secteurs, les fascistes se sont entourés d'un barrage de fils barbelés, non pas dans un but de défense, mais uniquement pour empêcher leurs soldats de passer aux républicains.



# LES "DYNAMITEROS"

## ASTURIENS

Reportage de CHIM



Un dynamitero montre à notre envoyé comment il s'y prend pour allumer la mèche.

Les dynamiteros préparent les paquets d'explosifs.

Nous avons, la semaine dernière, commencé la publication des photographies que notre envoyé spécial a rapportées, le premier de toute la presse, du siège d'Oviedo. Aujourd'hui, nous présentons la suite de ce reportage. Pour la première fois, le public français, fera connaissance par l'image avec les fameux « dynamiteros » asturiens, dont les exploits sont légendaires.

Les mineurs, munis de leurs charges de dynamite, approchent deux par deux, des lignes fascistes, ou des maisons occupées par l'ennemi. Arrivés tout près de l'adversaire, ils allument la mèche à leur cigarette, et lancent le paquet de dynamite qui explose, ouvrant des brèches, faisant des dégâts terribles. Au début de la guerre civile, lorsque les fusils manquaient, la dynamite était presque la seule arme dont disposaient les mineurs. Ces hommes, que leur travail quotidien dans la mine avait durci au péril, risquent leur vie avec un courage inouï. Il arrive parfois, que la charge de dynamite éclate entre leurs mains, et c'est la mort. « Salud y dinamita », tel est le cri de ralliement, le salut qu'échangent entre eux, les mineurs des Asturies, les hommes de l'octobre rouge de 1934, défenseurs de la liberté de l'Espagne et du monde.

Parmi les déserteurs, il y a d'excellents types de soldats. La plupart sont des ouvriers, des révolutionnaires qui se sont sciemment enrôlés dans l'armée rebelle dans le seul but de parvenir ainsi jusqu'aux républicains. Tel est, par exemple, le cas de deux déserteurs d'hier. Ils avaient longuement préparé leur désertion et ne sont pas arrivés les mains vides. Ils nous ont apporté une foule de renseignements d'une haute importance militaire, renseignements dont la fraîcheur n'avait d'égale que la précision. En outre, ils ont amené une mitrailleuse allemande, flambant neuve, avec tout l'équipement, y compris un trépied, des bandes et des cartouches. Les gars ont naturellement été bien récompensés : on les a envoyés en permission pour un mois dans leurs familles, qui sont en territoire républicain.

En général, les prisonniers en disent moins, mais d'une façon presque toujours véridique. Tout cela dépend du rang et de la situation du prisonnier. C'est ainsi que les officiers et les sergents donnent des renseignements d'une portée beaucoup plus grande, mais se conduisent d'une façon plus réservée. Cependant, il y a des exceptions : ainsi le major Belda Lopez s'est montré, au cours de son interrogatoire, fort bavard. La meilleure méthode pour établir avec précision la situation de l'ennemi est de confronter les dépositions d'une série de prisonniers et de déserteurs, interrogés à peu près au même moment, mais isolément. Que disent ces données ?

Le plan que Franco se propose de réaliser consiste en une nouvelle attaque sur le front de Madrid, mais cette fois-ci, sur le flanc droit des fascistes, pour couper la route de Valence et isoler définitivement la capitale et la contraindre à se rendre par la faim (\*). Le commandement de cette opération est confié à Asencio, qui est l'un des collaborateurs les plus proches de Franco. Les officiers et les soldats approuvent pleinement la direction de ce nouveau coup, estimant qu'il est impossible de prendre Madrid autrement : l'exemple

(\* Cet article a été écrit le 4 février, bien avant l'offensive contre la route de Valence.

de toutes les attaques précédentes l'a clairement montré.

Les rebelles accordent actuellement beaucoup d'attention à la défense aérienne et aux armes anti-chars. Tout le front de Madrid est abondamment garni de canons anti-tanks allemands, d'un modèle absolument nouveau. Ces canons sont postés à des intervalles de deux à trois cents mètres. D'autre part, ils attendent de jour en jour l'arrivée de cinquante nouveaux tanks allemands, destinés à participer aux nouvelles opérations.

Les fournitures de munitions (cartouches, obus, etc.) s'effectuent normalement. Toutefois, on habitude énergiquement les soldats à économiser les cartouches.

Franco est en train de recruter des forces considérables en vue de la nouvelle attaque, ce qui ne va pas sans efforts. Outre les divisions allemandes et marocaines (ces dernières viennent d'être réorganisées), des formations complémentaires ont été réunies dans les territoires contrôlés par les fascistes. Du point de vue du « moral » fasciste, la qualité de ces nouvelles formations a infiniment baissé. Le manque de soldats se fait durement sentir et oblige les rebelles à enrôler des éléments manifestement peu sûrs. Quelquefois, on vide même les prisons de républicains et de socialistes. Les prisonniers sont placés devant cette alternative : être fusillé ou prendre du service dans l'armée fasciste. Un grand nombre de déserteurs appartient à cette catégorie d'anciens prisonniers.

Les fascistes compensent la brèche faite au niveau politique et moral de leur armée par un redoublement de sévérité et une discipline de fer. Sous peine de punitions très rigoureuses, il est interdit aux soldats de parler politique. Au front, chaque secteur, chaque tranchée sont rigoureusement isolés. Il y a peu de jours dans la Casa del Campo, un soldat s'étant permis d'aller voir un ami dans une tranchée voisine, fut frappé à sang à son retour. L'officier voulait même le fusiller séance tenante. Les autres officiers l'en ont dissuadé.

Les hommes sont mal nourris et peu régulièrement. Dans quelques secteurs du front de Madrid, la qualité

détestable de la nourriture a causé un certain mouvement de protestation, après quoi elle devint un peu meilleure, mais seulement pour quelques jours. Les vêtements et les chaussures des rebelles se sont usés, mais on n'en donne pas de neufs. C'est, d'ailleurs, ce qu'on voit en regardant les prisonniers et les déserteurs : ils ont l'air de véritables clochards, en espadrilles, leurs vêtements d'été déchirés, sous les couvertures qui remplacent ici les capotes. Bien des fois, les combattants républicains se sont cotisés pour donner à leurs prisonniers du tabac, des galettes, des oranges, des chaussettes, des cache-nez. Les autorités fascistes ont autorisé leurs soldats à confisquer aux paysans des villages leurs vêtements pour se les approprier.

La fatigue, le froid, la faim, la mauvaise nourriture, les échecs des attaques sur Madrid, la guerre qui traîne en longueur ont considérablement décomposé l'armée rebelle et créé une tendance à la désertion en masse dans les lignes républicaines. Les querelles entre la Phalange Espagnole, foncièrement bourgeoise, et les fanatiques mystico-réactionnaires de la campagne navarraise, contribuent à ébranler encore davantage le front fasciste. Toutefois, il serait absolument faux d'en conclure que l'armée de Franco a perdu de sa valeur au feu.

Nous avons demandé à un soldat, lui-même ouvrier socialiste, que les fascistes avaient extrait de sa cellule pour l'envoyer au front et qui s'était présenté dans les lignes républicaines au bout de trois semaines :

— As-tu tiré sur les républicains ?

Il baissa la tête.

— Oui.

— Beaucoup ?

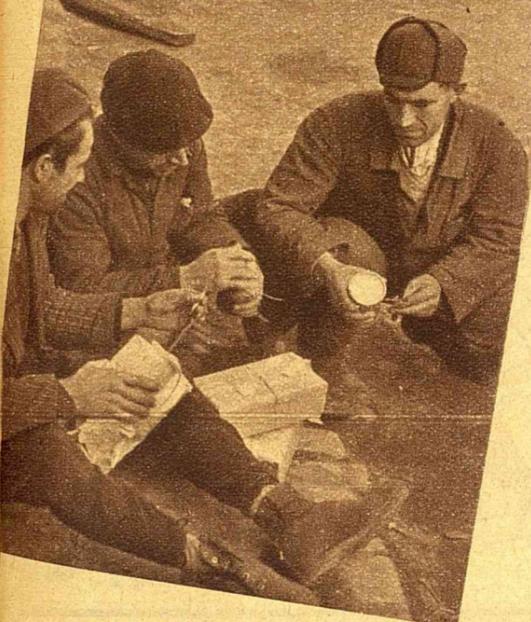
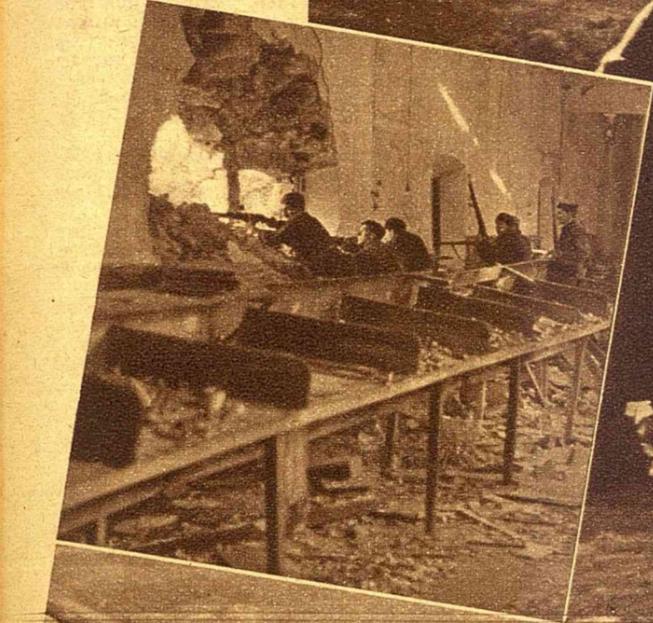
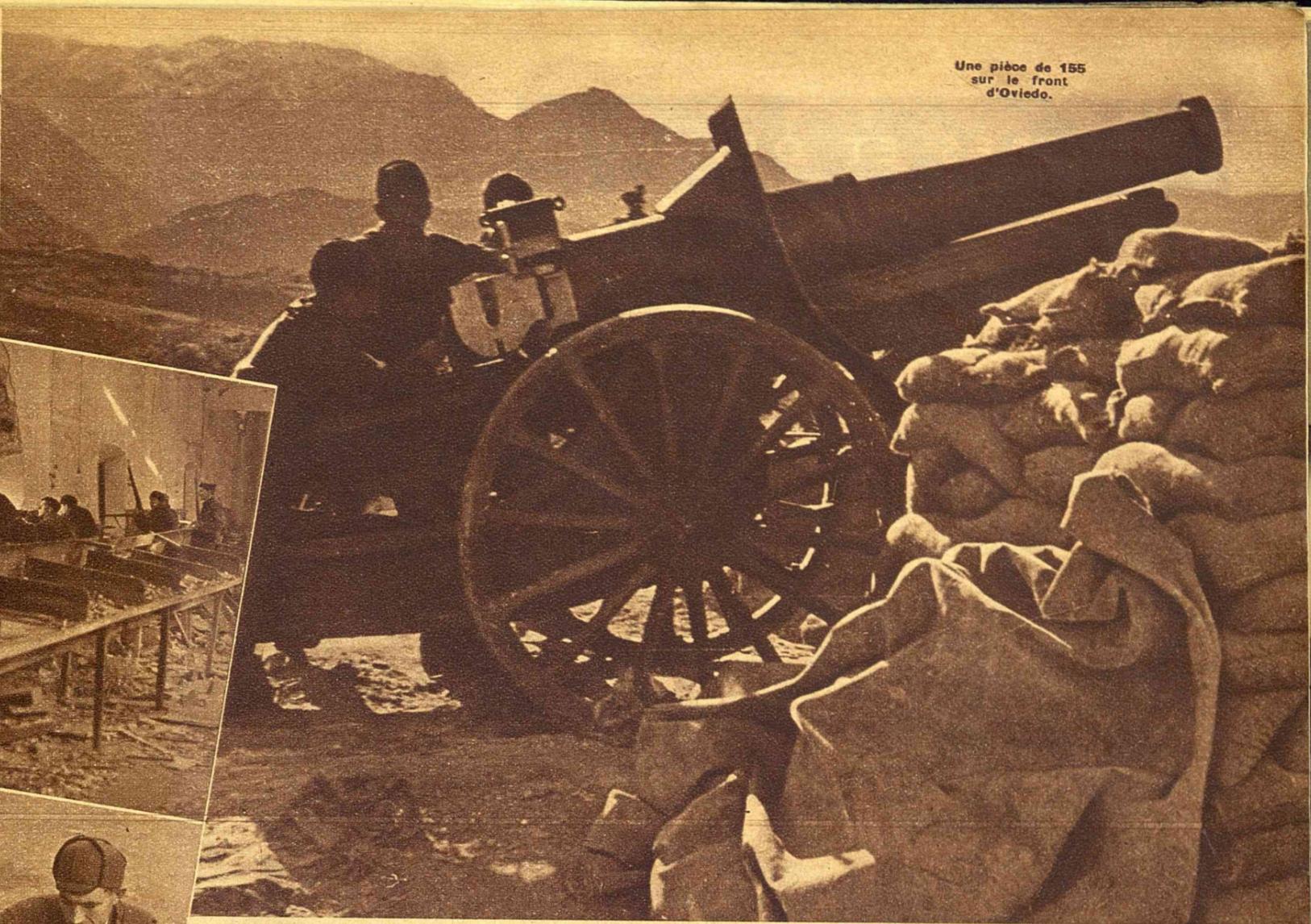
— Beaucoup...

— Et peut-être tué ?...

— C'est possible. Je ne pouvais pas ne pas tirer. Le sergent contrôlait chacun de nos pas. Ou qu'on aille, on se heurte toujours et partout à un sergent, le revolver à la main. Il n'y en a pas tant, de ces sergents, et pourtant, il semble parfois que leur nombre est illi-

# ROS"

Une pièce de 155 sur le front d'Oviedo.



Par une brèche ouverte à la dynamite, les mineurs tirent.

Un mineur qui porte une sorte de capote prise à un Marocain.



mité. A parler franchement, nous en avons peur plus que de Franco lui-même.

C'est là vérité pure. Le corps des sous-officiers joue un grand rôle dans l'armée rebelle. Ils la cimentent, ils préviennent la défection des petites formations, telles que la compagnie. Le sous-officier fasciste — qu'il soit d'origine espagnole ou étrangère, ou même un mercenaire colonial — est un dur à cuire qui tient ses hommes en main, comme un geôlier. On le déteste, mais on le craint et on lui obéit. Il pousse au combat à coups de poings et de bâton, à coups de revolver sur les traîtres. Mais, par contre, si la formation fasciste a reçu un coup décisif, ne laissant aucun doute sur le caractère agressif de l'attaque, si le sergent perd, ne fût-ce que pour une minute, son ascendant sur les soldats, ces derniers se sauvent à toutes jambes, jetant leur fusil, leurs armes, tout au monde, et rien ne peut les arrêter. Ce fut le cas lors des contre-attaques républicaines à Las Rosas, ce fut le cas à Guadalajara, et à los Angeles.

Pour organiser un tel coup, l'armée populaire n'a pas et ne peut pas avoir de sous-officiers réactionnaires, grands amateurs de bourrades et d'engueulades. Il y a seulement un corps de commissaires et de commandants, composé en partie par les meilleurs cadres, les plus honnêtes, de l'ancienne armée, en partie par les meilleurs éléments du peuple espagnol, les plus avancés, les plus révolutionnaires.

Bientôt, toute l'armée, de haut en bas, prendra conscience de sa capacité d'attaquer et de défaire l'ennemi. Cette confiance en soi-même donnera à l'armée républicaine la supériorité qui lui est nécessaire pour triompher des armées de Franco et de Hitler; elle aidera aux défenseurs de Madrid à sortir de leurs tranchées et à chasser les fascistes, les chasser très loin pour qu'on ne les revoie plus. Le changement dans la psychologie militaire du peuple espagnol, armé pour se défendre contre une intervention étrangère, sera le commencement d'une nouvelle étape dans sa lutte libératrice.

Michel KOLTZOV.

# MÉMOIRES ET OPINIONS

## DU NEVEU DE MON

# Oncle Jules

**C'**est du propre! me crie mon oncle dès mon entrée, c'est du propre! ah! oui!

— Quoi? demandai-je, interloqué, il y a du nouveau à Saint-Mandé?

— Saint-Mandé, Saint-Mandé! Il ferait beau voir que des voyous envahissent le Chalet du Lac.

— Quels voyous? Quel Chalet?  
— Tu ne lis donc pas les journaux, tu ne lis donc jamais les journaux ennemis?  
— Je ne connais aucune langue étrangère...

— C'est cela, te voilà belliciste, maintenant! Ah! c'est du propre! du propre! Eh bien! moi, j'ai trouvé dans la cuisine un numéro de *l'Humanité*, et je l'ai lu. C'est la femme de ménage qui l'avait laissé là, probablement pour me faire bisquer. Et sais-tu ce que j'ai lu, dans *l'Humanité*?

— Qu'il faut jeter tous les enfants des bourgeois dans la Seine, que nous devons bombarder Rome... que...

— Pis: tu ne sais pas qui assistait l'autre jour à la séance de l'Opéra-Comique?

— Hitler? Goering? Franco?  
— Les ouvriers du bâtiment!  
— Il y avait des ouvriers du bâtiment à...

— Il n'y avait que des ouvriers du bâtiment.  
— Pourquoi cela vous peine-t-il? Quand le Bâtiment va, tout va!

— Et tu trouves que c'est la place d'ouvriers du bâtiment, toi, l'orchestre de l'Opéra-Comique! Monsieur sera content lorsque les chauffeurs seront dans les voitures et que les maîtres conduiront leurs chauffeurs, Monsieur veut que tous les ouvriers vivent de leurs rentes et que tous les patrons travaillent à la place des ouvriers, Monsieur est révolutionnaire. Et Monsieur se prétend mon neveu, à moi, qu'une longue vie de labeur à seule amené à vivre modestement des humbles fruits de mon travail!

L'homme est soumis à deux grands malheurs: il peut être abonné à *Candida* par des produits pharmaceutiques, s'il est médecin, et si, au contraire, il est patient, il peut ressentir le violent

et inassouissable besoin de traiter comme il le mérite un oncle de situation aisée. Car il faut être juste: si mon oncle Jules n'avait pas acheté, avec la dot de ma tante, d'ailleurs, une obligation à lots de la Ville de Paris de 1889, il n'aurait pas gagné la fortune dont il jouit. Cependant, je ne l'injurierai point. Je dis seulement:

— Bien sûr, mon oncle.  
— Tu te les imagines, tous ces voyous en casquette, fumant des mégots dans les avant-scènes? Et sais-tu ce qu'ils ont entendu? *Carmen*! Voilà où nous en sommes: les théâtres que nous subventionnons jouent des pièces espagnoles, devant un public révolutionnaire. Ah! nous vivons des temps bien pénibles, et je voudrais être mort déjà. Il est vrai que si j'étais mort, et que j'apprenne de pareilles nouvelles, je me retournerais dans ma tombe! Tiens, je ne suis pas méchant, mais je pense que nous devrions leur rendre la monnaie de leur opéra-comique.

— Oui?  
— Imagine que les riches se disent: « Ah! ces messieurs du Bâtiment ont les moyens d'aller dans NOS théâtres, nous, nous ne les entretiendrons plus, LEURS théâtres! Et nous ferons la grève de l'impôt, voilà! Et non seulement nous ne paierons plus d'impôts, mais encore nous vendrons nos rentes et nous vivrons sur notre capital, et nous mangerons notre capital... »  
— Ne faites pas cela, mon oncle!

— Et pourquoi ne ferions-nous pas cela? Après tout, à bas l'héritage, à bas la démocratie, à bas l'unité syndicale, vive Trotsky!

— Quoi?  
— Tu ne lis donc pas *Paris-Midi*? Alors, ni journaux ennemis, ni journaux amis? Tu lis *les Aventures de Mickey* et *l'Intrepide* probablement? Ha, ha! ces messieurs du Bâtiment seraient bien attrapés, le jour que les entrepreneurs n'auraient plus d'argent, et messieurs les métallurgistes seraient ahuris, si le Comité des Forges se déclarait un jour ruiné! Et les syndiqués de chez Renault, quelle tête ils feraient, lorsqu'ils verraient M. Renault arriver à Boulogne à

la fois en salopette et en tramway! Ha, ha! je voudrais bien savoir ce qu'ils feraient, ces messieurs les spectateurs de l'Opéra-Comique!

— Il ne faut pas les pousser à bout, mon oncle; ils seraient capables de se passer de nous!

— Ils en sont bien incapables, au contraire, déclara mon oncle Jules en enfouissant sa calotte sur ses yeux.

Et, audacieusement, il me dit:

— Chiche?

Je ne sais par quelle distraction ou quel démon je fus poussé, je lui répondis:

— Chiche!

Mon oncle me regarda, releva sa calotte noire, tira deux bouffées de sa pipe, hocha la tête, et enfin:

— Tu es un brave garçon, Sylvestre.

Je te félicite. L'intérêt ne te guide pas.

Mais ce n'était qu'une hypothèse, que j'émettais là, une hypothèse que ne devraient jamais perdre de vue ces farouches syndicalistes! Ha, ha!...

Il médita quelques instants et reprit:

— Ainsi, tu renoncerais volontiers à ta part d'héritage pour la « cause »? C'est bien, cela, j'aime les cœurs nobles...

Je renchéris:

— Mais, mon oncle Jules, c'est la moindre des choses, pour la propriété, l'ordre, la nation, l'autorité, le colonel, le grand Jacques, Franco et Jeanne d'Arc, je donnerais ma vie, mes espérances...

— Ainsi, reprit mon oncle, je puis disposer de ta part pour la cause... C'est bien cela, c'est très bien... Justement, ta tante Marceline m'a parlé ce matin du Parti Populaire Français, je lui ai dit que je réfléchirai... Merci, Sylvestre. Tiens, embrasse-moi!

Je l'embrassai. Je l'aurais volontiers mordu. Ses larmes me trempèrent les joues et dégoulinèrent dans sa barbe. Sa main tremblait de gâtisme et d'émotion.

— Je dirai à Marceline ce que tu fais pour nous, soupira-t-il. Et quand nos idées auront pris le pouvoir, nous donnerons ton nom à la Place Béraud... ah! non, la place Béraud méritera plus que jamais son nom, lorsque nos idées auront pris le pouvoir! Alors, la place des Tournelles... non, la place des Tournelles s'appellera place Drieu-la-Rochelle... c'est convenu déjà... Alors, à la place de la Mairie. Hein, qu'en dis-tu? « Place Sylvestre-Hauton »...

Je me retirai aussi fier de moi que désespéré. « Place du Neveu de mon oncle Jules »? « Place Hauton »? « Place aux dupes », oui!

L'oncle Jules a bien raison de dire qu'il vaut mieux faire envie que pitié et que ce ne sont pas ceux qui parlent le plus haut qui sont les plus forts!

J'ai manqué là une magnifique occasion de me taire...

Sylvestre HAUTON.

P. C. C. Cusimír Lecomte.



## VOICI LES PREMIERS GAGNANTS DES CONCOURS D'ÉTALAGES

organisés par "REGARDS" dans chaque arrondissement en liaison avec l'enquête "VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS!"



Mme CLOIX, 35, rue Montcalm, Paris (18<sup>e</sup>)  
gagne le 1<sup>er</sup> Prix de son arrondissement :  
100 francs.

M. NOEL, 117, rue de la Chapelle, gagne le 2<sup>e</sup> Prix :  
50 francs.

Mme LE COUSTE, 123, rue de la Chapelle,  
gagne le 3<sup>e</sup> Prix :  
50 francs.

M. ALBERTINI, 24, rue du Simphon, gagne le 4<sup>e</sup> Prix :  
25 francs.

M. BEASSE, 205, rue Ordener,  
et M. BERCAUSSE, 36, rue Doudeauville, gagnent le 5<sup>e</sup> Prix :  
chacun 25 francs.



Mme ROMAO, 3, place de la Bourse, Paris (2<sup>e</sup>)  
gagne le 1<sup>er</sup> Prix de son arrondissement :  
100 francs.

MERCI pour leur PARTICIPATION  
à tous les marchands des arrondissements  
où le concours est déjà passé.  
Très prochainement, un JOLI SOUVENIR  
sera remis à chacun d'eux.  
LE CONCOURS CONTINUE  
POUR LES AUTRES ARRONDISSEMENTS !!!



M. NICOLAS, 45, rue du Château-d'Eau, Paris (10<sup>e</sup>)  
gagne le 1<sup>er</sup> Prix de son arrondissement :  
100 francs.

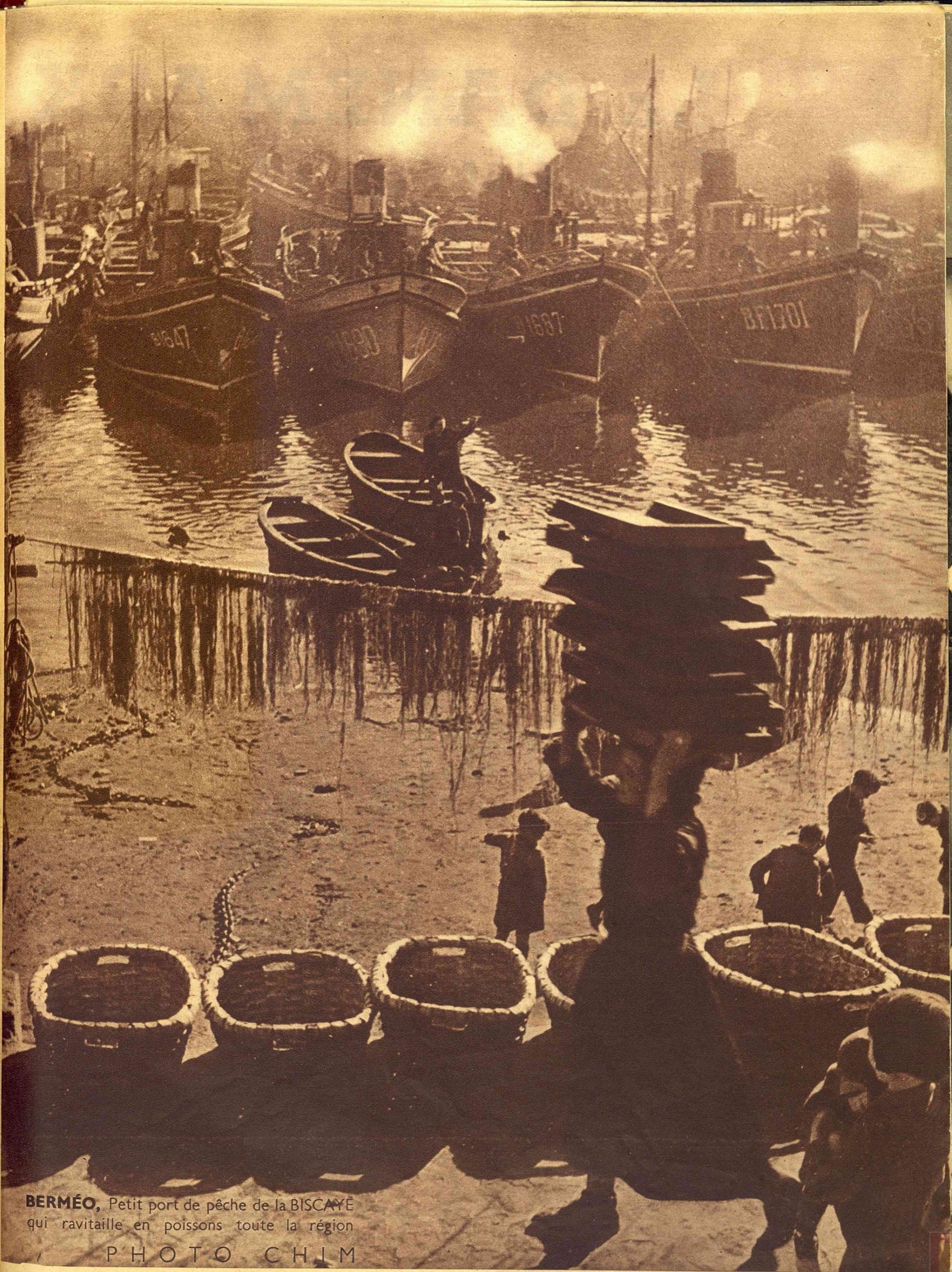
Mme FERRON, 21 rue Bichat, gagne le 2<sup>e</sup> Prix :  
50 francs.

Mme CHAPELLE, 27, fbg du Temple, gagne le 3<sup>e</sup> Prix :  
50 francs.

Mme TIALLO, angle rue Saint-Maur et Claude-Vellefaux,  
gagne le 4<sup>e</sup> Prix :  
25 francs.

M. FAUGER, 22, boulevard Saint-Denis, gagne le 5<sup>e</sup> Prix :  
25 francs.

dis-  
C'est  
, ta  
du  
que  
iens,  
tiers  
les  
. Sa  
tion.  
fais  
nos  
don-  
ah!  
que  
ront  
des  
nel-  
elle...  
e de  
Place  
dé-  
oncle  
Place  
dire  
é et  
at le  
asion  
N.  
mte.



**BERMÉO**, Petit port de pêche de la BISCAYE  
qui ravitaille en poissons toute la région

PHOTO CHIM

# LE DANEMARK

## Prisonnier de l'Allemagne?

Par LYDIA LAMBERT

*En même temps que les contingents de la Reichswehr prennent pied en Espagne, et que « spécialistes » et « techniciens » allemands envahissent le Maroc, la pieuvre hitlérienne lance ses tentacules sur l'Autriche, la Tchécoslovaquie, Dantzig, etc., etc. et la Gestapo installe ses agents partout où l'influence hitlérienne a quelque chance de pénétrer. Le petit et tranquille Danemark, dont le roi nous rendait récemment visite, est lui aussi visé. Y aura-t-il, un samedi soir, un coup de force du côté du Slesvig? Le reportage de Lydia Lambert apporte là-dessus de troublantes précisions.*

**J**ETEZ un coup d'œil sur la carte de l'Europe du Nord : vous y verrez la côte baltique, plate, sablonneuse, peu accidentée. Tout d'un coup, elle fait un bond en avant et dessine une presqu'île dont le bout rejoint presque la Suède et la Norvège. Cette langue de terre, frangée d'îles, et qui pousse comme une corne au front de l'Allemagne, c'est le Danemark. Sa seule frontière terrestre, sa porte sur le Continent européen, c'est l'Allemagne, qui en a la clé.

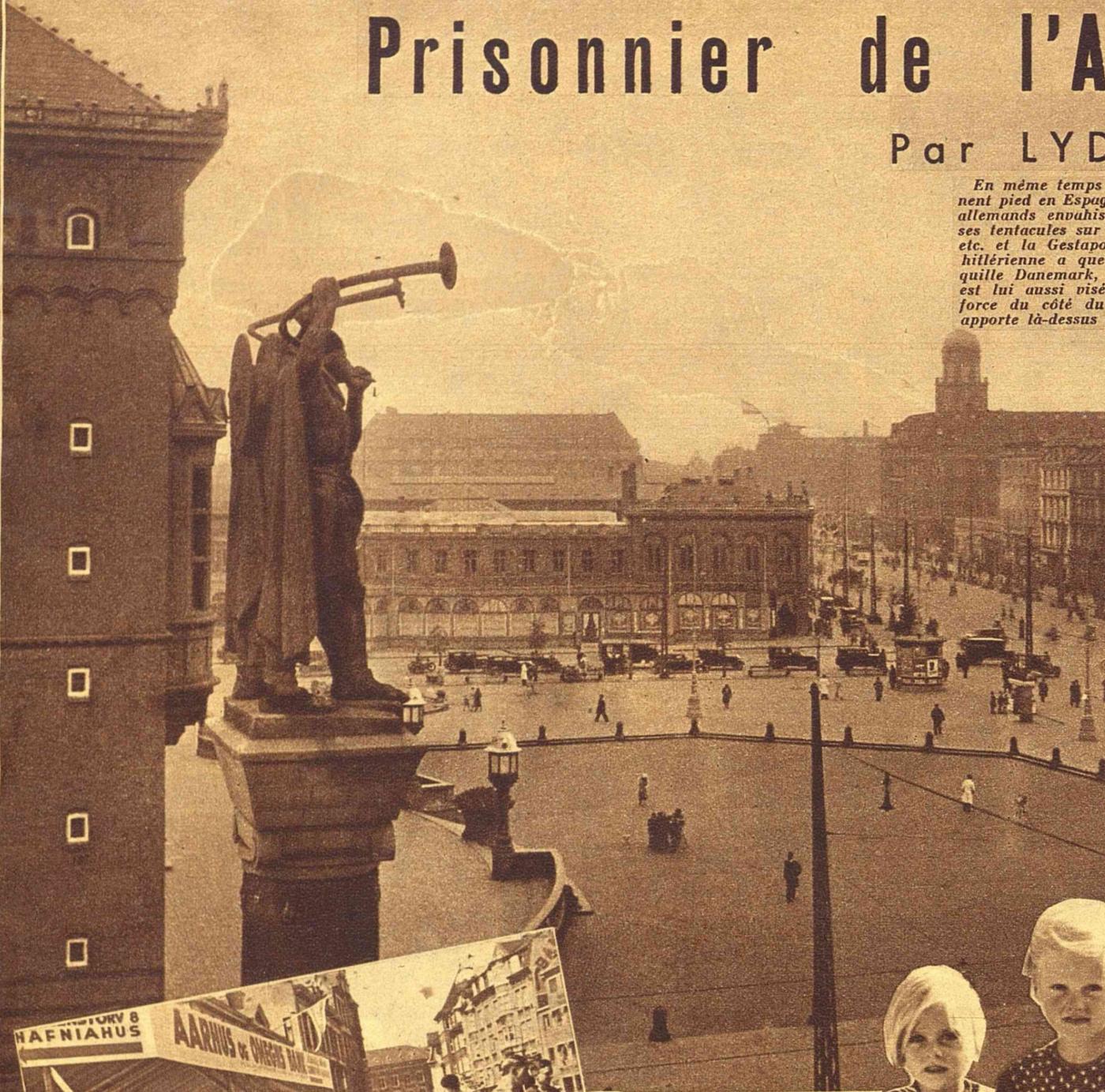
De Esbjerg à Fredericia, le train traverse toute la largeur du Danemark continental en deux heures et demie : à peine le temps que mettait la Petite Ceinture pour faire le tour de Paris. Tout le reste est bâti sur les îles, dont la plus grande porte Copenhague. On comprend, dans ces conditions, pourquoi le Danemark est un pays sans soldats. Toute tentative de défense serait inutile dans ce petit coin de terre adossé à la mer, face à l'un des pays les plus armés du monde. Dans les cafés de Copenhague, on rencontre parfois des officiers : avec leurs uniformes d'un bleu angélique, leurs képis à pompon, ils ont l'air de sortir d'une opérette d'Offenbach.

Copenhague, qui atteint généralement l'idyllique hauteur de trois étages, est une ville couchée mollement sous la caresse d'une mer omniprésente, et qui gagne facilement le voyageur par je ne sais quoi d'aimable et de plaisant dans l'atmosphère. Elle est construite en briques roses, dans ce style hanséatique qu'on retrouve sur toute la côte baltique, de Dantzig à Hambourg. Les monuments publics portent généralement au front de sveltes tours carrées, qui s'élancent au-dessus des toits verts et finissent par de frêles campaniles, dont le paysage est tout piqué.

Les femmes de Copenhague sont fort belles et ont les plus jolies jambes du monde. Jusque tard dans la nuit, une humanité aimable, enjouée et qui n'a rien de la raideur nordique, flâne dans les rues brillamment illuminées et emplit les restaurants où, pour 25 ore, on peut se faire servir à toute heure des « smorbrod », — minces lamelles de pain noir, garnies de poisson, de charcuterie, de viandes froides ou d'œufs. Ces smorbrod, qui sont parfois d'exquises trouvailles, parfois des mariages saugrenus, comme cette combinaison de bœuf bouilli, de mayonnaise, de crevettes et de crème Chantilly, qui me gâcha misérablement une soirée à l'Opéra — sont une grande spécialité de Copenhague; un restaurant est célèbre pour ses deux cents sortes de smorbrod.

Copenhague est la première ville du monde pour la circulation à bicyclettes. Des troupes de cyclistes passent en rafales dans les rues. Ménagères, prêtres, dactylos, marins, nourrices et garçons de café, tous vont à bicyclette, ayant attaché au guidon leur serviette, leur sac à provision, un bouquet de fleurs, ou un panier où dort un et même deux bébés. Et sur toute cette ville affairée, aimable, gaie et artiste souffle un vent de tempête, venu de la mer proche et qui porte l'odeur du large jusque dans le cœur de la cité. Jamais la pluie n'y dure plus de quelques minutes, car dans le grand ciel du Nord, un ciel immense de pays plat, le vent chasse sans trêve des nuages déchiquetés, qui passent en jetant sur la ville, pluie de mille tours vertes, une ombre fugitive et toute traversée de soleil.

Le paysage danois est plat, vert et rappelle tantôt la Normandie, tantôt la Hol-



A Copenhague, un coin de la place de l'Hôtel-de-Ville. Cet hôtel-de-ville est un des joyaux de l'architecture scandinave.

Un aspect de la ville d'AARHUS, importante cité provinciale.



ANDERSEN, le grand conteur, est l'objet d'un culte par la jeunesse danoise. Voici un groupe d'enfants devant les meubles et les souvenirs vestimentaires du poète.



lande.  
un me  
l'air  
de no  
des p  
belles  
porter  
et on

Sur  
monte  
bateau  
de h  
échan  
caisses  
les n  
mâts  
à la c  
bourg  
tent l  
Les p  
contie  
caisses  
de et  
soin d

Et  
serve  
vient.  
ce qui  
littéra

Pris  
tières,  
ses ex  
pour  
est un  
genté  
son b  
mark  
houille

Rest  
gouver  
mark  
Reich  
allema  
que le  
vienn  
sait s  
ses p  
dantzi  
que p  
des c  
donc!  
noises  
guerre  
vous c  
mitié  
tralité  
houille  
march  
en pas

Mais

tein?  
« Me  
renon  
million  
Empir  
tions  
trer d  
che, E  
Haut  
quelq  
erreurs  
France  
l'U.R.S  
à tem  
viend  
dre du  
plus g  
étroit,  
Les  
j'ai eu  
que la  
mark



lande. Parfois, se dresse sur une colline un moulin à vent qui bat paresseusement l'air avec quatre palettes de bois. Puis, de nouveau, des pâturages à perte de vue, des pâturages sur lesquels paissent ces belles vaches danoises à robes brunes, qui portent dans leurs pis roses un lait riche et onctueux.

Sur les quais des ports s'étagent des montagnes de tonneaux et de caisses. Des bateaux arrivent, chargés de charbon et de houille, et repartent après avoir échangé leur cargaison noire contre les caisses qui portent, au pochoir d'étain, les noms des firmes danoises. Sur les mâts de ces bateaux, flotte le drapeau à la croix gammée. Ils viennent de Hambourg, de Stettin ou de Brême et apportent la houille de la Rhur et de la Sarre. Les petits tonneaux qu'ils remportent contiennent le riche beurre danois, les caisses sont pleines de conserves de viande et d'œufs. Les soldats allemands ont besoin de matières grasses.

Et il est bon d'avoir une grande réserve de conserves pour la guerre qui vient. Les vivres et les munitions : voilà ce qui importe et tout le reste n'est que littérature.

Prisonnier de l'Allemagne par ses frontières, le Danemark l'est donc aussi par ses exportations. C'est un pays agricole : pour vivre, il doit exporter. Or, exporter est un problème. L'Angleterre a contingenté ses importations. Pour lui vendre son beurre, son lait, ses œufs, le Danemark doit lui acheter plus de coton et de houille qu'il n'en a besoin.

Reste l'Allemagne. Oh! évidemment, le gouvernement social-démocrate du Danemark n'a pas de tendresse pour le III<sup>e</sup> Reich qui a écrasé la social-démocratie allemande. Mais, pour lui, l'essentiel, c'est que le fromage soit vendu, les sentiments viennent après. Quant au III<sup>e</sup> Reich, il sait sacrifier à ses intérêts économiques ses préférences politiques : l'exemple dantziçois et autrichien l'a prouvé quelque peu brusquement. Le Danemark a des œufs et de la viande? Mais comment donc! Sans compter que les livraisons danoises viendraient fort à point en cas de guerre, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Il ne faut jamais négliger l'amitié de futurs fournisseurs, toute neutralité gardée, bien entendu. Quant à la houille allemande, elle est bien meilleur marché que la houille anglaise, soit dit en passant.

Mais, direz-vous, et le Slesvig-Holstein? Et l'héritage de Bismarck? Et « Mein Kampf »? Alors, Hitler aurait renoncé à rassembler les trente-cinq millions d'Allemands qui manquent à son Empire? Il aurait renoncé à ses rectifications de frontières qui doivent faire rentrer dans le giron du Vaterland l'Autriche, Eupen-Malmédy, l'Alsace-Lorraine, la Haute-Silésie, le Sud du Danemark et quelques autres menus endroits que les erreurs de l'histoire ont attribués à la France, à la Suisse, à la Pologne et à l'U.R.S.S.? Patience, patience, tout vient à temps à qui sait attendre. Un samedi viendra, où le Slesvig-Holstein sera à l'ordre du jour. Pour le moment, d'autres et plus graves problèmes occupent un front étroit, barré d'une mêche noire.

Les hauts fonctionnaires danois à qui j'ai eu le privilège de parler, m'ont dit que la propagande allemande au Danemark était « inexistante ». Inexistante,

tout à fait inexistante, c'est bien le mot. Les petits fanions à la croix gammée, qui ornent les bicyclettes, les autos, les autocars venant par milliers à Copenhague de Hambourg, de Berlin et de Leipzig ont un air parfaitement pacifique. Du tourisme pur et aucune trace de propagande, c'est moi qui vous le dis.

Et le Slesvig-Holstein? Eh bien! on y ouvre chaque jour de nouvelles écoles privées — allemandes, bien entendu. Mais, que voulez-vous, les droits des minorités, n'est-ce pas, c'est sacré? Et ceux qui ont des terres à vendre, ne sont pas embarrassés :

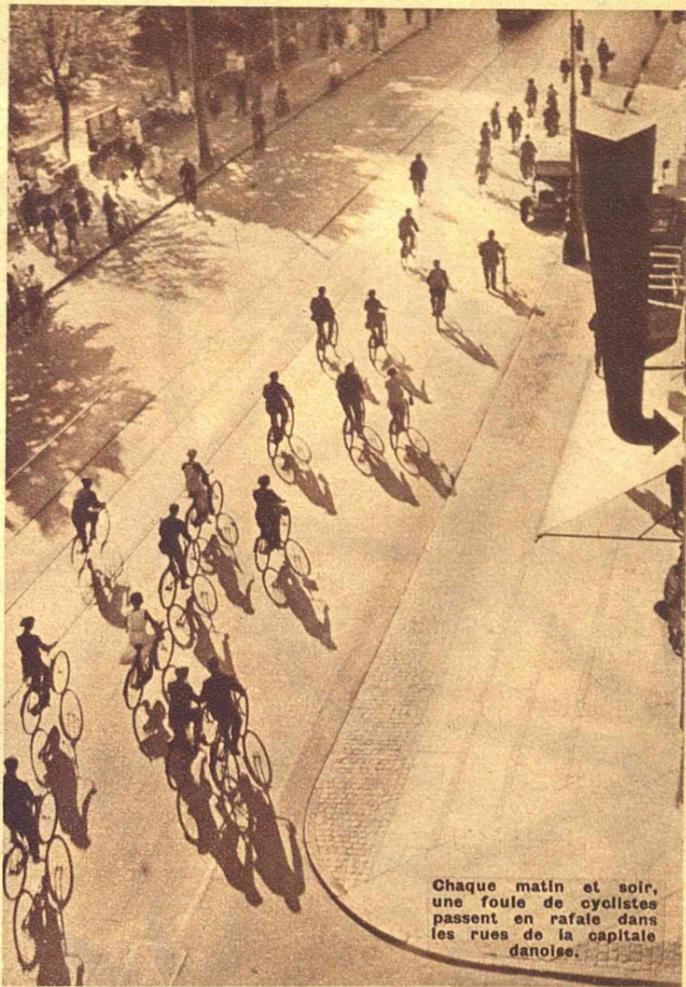
Dans tout le reste du pays, il faut annoncer, payer des commissions, marchander... Ici, rien de pareil : dès qu'un M. X. fait part de son intention de vendre de la terre — lopin ou domaine, ferme, auberge ou château. — il reçoit la visite d'un notaire qui l'achète sans marchander pour le compte d'un mystérieux acquéreur. Le prix ne compte pas. M. Goebbels a beaucoup d'argent. Un mois plus tard, une famille allemande arrive et s'installe sur la terre nouvellement acquise. Le Slesvig-Holstein compte cinq, six ou sept habitants allemands de plus, l'école hitlérienne, trois ou quatre nouveaux élèves et M. Hitler un centre de propagande. C'est comme ça qu'une minorité devient une majorité.

Une seule force pourrait barrer la route à la marée fasciste, de l'extérieur comme de l'intérieur, car le Danemark a, lui aussi, son fascisme — pour le moment larvé, latent, mais déjà redoutable. Cette même force qui a sauvé la France d'une dictature fasciste, celle-là même qui donne à l'Espagne la force de lutter contre la rébellion et l'invasion : l'union de tout ce que le peuple compte de sain et de généreux dans le Front Populaire. Mais les dirigeants danois sont d'un tout autre avis. Le Danemark, selon eux, n'a pas besoin de se défendre contre le fascisme. La propagande hitlérienne? Inexistante. L'agitation suspecte des paysans? Peuh!

— Non seulement nous n'avons pas besoin du Front Populaire en Danemark, mais il nous serait positivement nuisible, m'a déclaré un représentant haut placé du gouvernement social-démocrate, et il me regarda du haut de son bureau — bronze et marquerie — en secouant les cendres de son cigare.

— Fontaine... murmurai-je en regardant ce gentleman socialiste. Hélas! Il y aura toujours des gens qui n'oublient jamais et n'apprennent jamais rien. Ils prennent sur leurs frères épaules la défense d'une démocratie menacée et dédaignent l'aide que tout un peuple brûle de leur accorder. Puissent-ils ne pas s'en repentir!

Lydia LAMBERT.

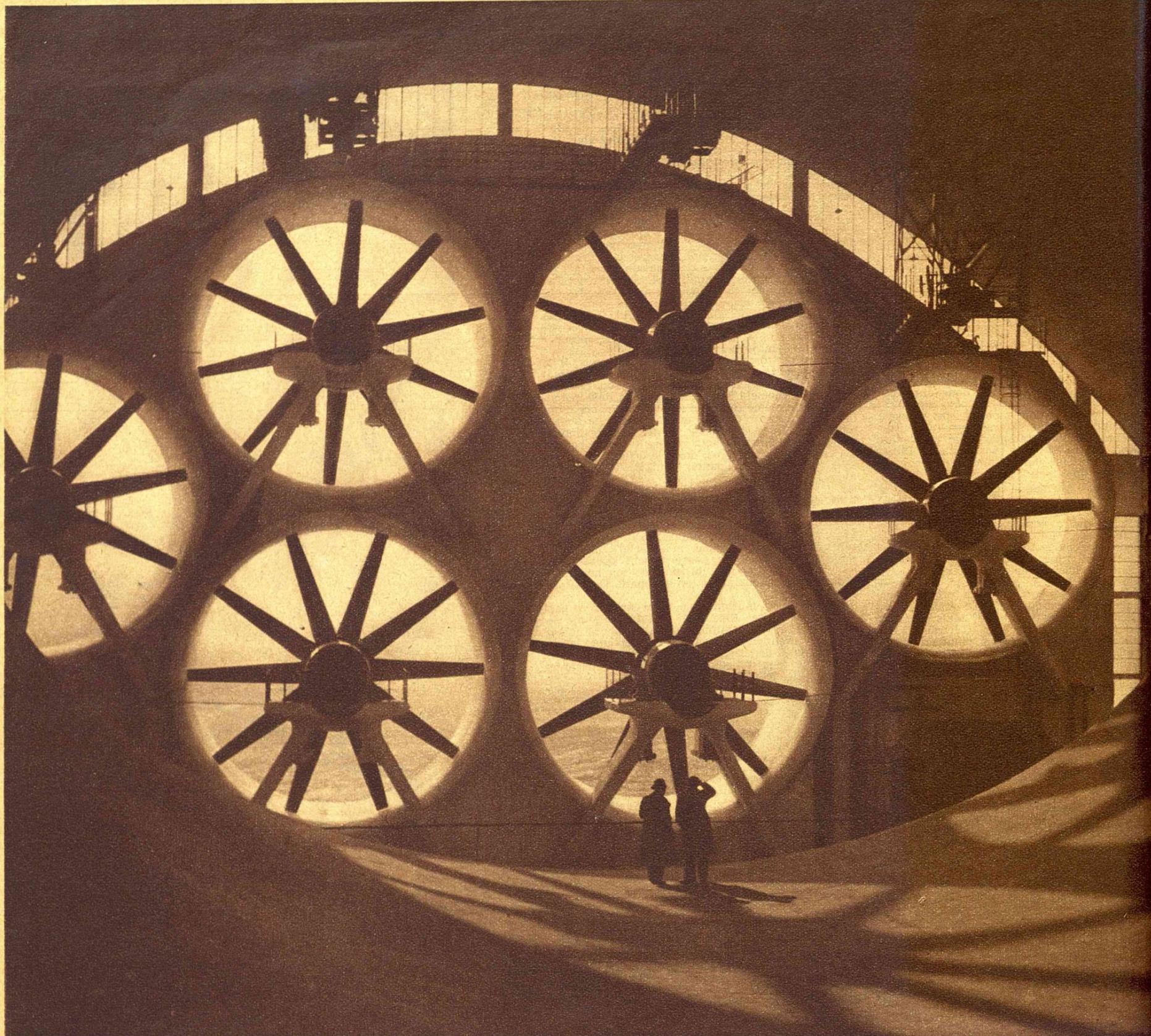


Chaque matin et soir, une foule de cyclistes passent en rafale dans les rues de la capitale danoise.

Les bicyclettes sont si nombreuses que l'on n'a pas assez de garages où les ranger.



Ce moulin à vent, élevé au musée de plein air d'AARHUS, évoque un peu les paysages des Flandres.



**O**u sommes-nous transportés ? Dans quel univers fabuleux et oppressant où la stricte beauté des lignes s'allie à la majesté du mystère ?

Ombres et lumières en un jeu dont la perfection étonne, semblent dessiner à nos yeux l'inquiétant graphique d'un monde futur d'équilibre et de force implacable. A contempler ces marguerites aux pétales rigides, encastrées dans ce chaos de lumière, on sent remuer en soi et se confondre l'atavique terreur de l'homme et ses espoirs tenaces et triomphants.

Ce n'est pourtant que l'une des plus pures créations de l'architecture moderne mise au service de la science perfectionnée. Réalisée en 1935, sous la direction de M. Coquet, la *Soufflerie de Chalais-Meudon* est un gigantesque laboratoire d'expérimentation et d'application de l'aérodynamique à l'étude des appareils d'aviation.

Elle dresse ses formes étranges dans un val entouré de hauteurs boisées, tout près de Meudon. Elle comprend quatre grandes parties :

Un *collecteur d'air* de forme circulaire, semblable à un gigantesque pavillon, et cloisonné de filtres destinés à régulariser les courants; derrière ce collecteur, une cuvette de béton, grâce à laquelle on évite des remous lorsque l'air se précipite à une vitesse horaire de 180 km.

A la suite de ce collecteur, se trouve la *chambre d'expériences*, dans laquelle on ne peut pénétrer, lorsque la soufflerie est en action, que par des « écluses à air ». Cette pièce froide, nue, monacale, est prolongée par un long couloir ovale, étrange tunnel bien fait pour les romans d'anticipation : c'est le *diffuseur central*, le cœur même de la soufflerie où l'air, tel un sang insaisissable et violent, est appelé et rejeté aussitôt vers la dernière partie de la soufflerie, la *chambre d'aspiration* (celle-là même que représente notre photographie), dont la façade

terminale forée de six fenêtres à netices est un pur joyau d'architecture scientifique, d'une surprenant beauté. Ces hélices de plus de huit mètres sont mises en mouvement par une véritable centrale électrique comprenant 2 convertisseurs de 3.000 CV. chacun et 6 moteurs de 1.000 CV. Installation si puissante, qu'on doit freiner la vitesse de l'air pour éviter aux murs des pressions trop considérables.

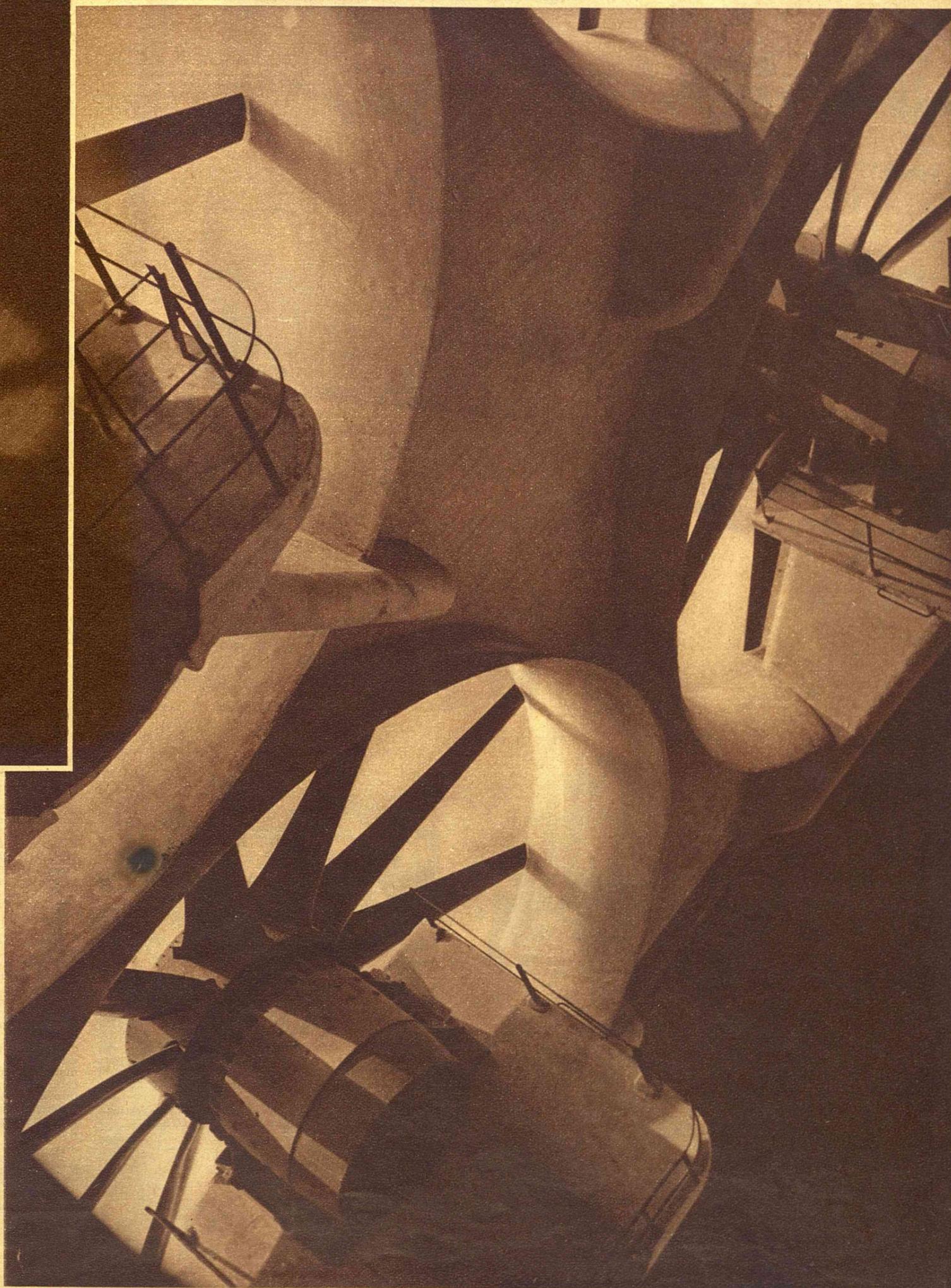
C'est avec ces hélices que les ingénieurs déclenchent la tempête dans la chambre d'expériences où l'on soumet à l'action frénétique du vent, des maquettes d'avions d'une envergure de 12 mètres. L'avion est placé, au moyen d'un pont roulant, au-dessus d'une plateforme tournante reposant elle-même sur l'énigmatique balance aérodynamique installée dans les sous-sols. C'est dans cette chambre des balances que s'accomplit le dénouement scientifique de tant d'efforts. Ces bascules qui débitent automatiquement des tickets de pesée, comme un vulgaire pèse-bébé, permettent, en effet, de connaître précisément tout ce qui concerne le futur comportement de l'appareil dans les airs. Un périscope installé dans cette chambre de balances, permet d'étudier les mouvements des pièces soumises à la tempête de la chambre d'expériences.

On a également prévu un dispositif d'essai des hélices. Enfin, à l'extérieur, sur le côté du diffuseur, on a installé une soufflerie en miniature pour l'étude de la vrille et des façons d'en sortir.

Gigantesque laboratoire où des hommes tenaces et compétents s'appliquent à assurer le plus parfaitement possible la sécurité des « hommes volants », la soufflerie de Chalais-Meudon est à la fois une incomparable réfutation de ceux qui se refusent à voir la beauté et la poétique grandeur des architectures d'acier et de béton, — et un témoignage entre mille, de la lente, profonde, irrésistible conquête du monde par l'Homme.

LUC DECAUNES.

Un gigantesque laboratoire  
pour assurer à l'homme  
**La MAITRISE de la TEMPÊTE**



Photos  
JACQUELIN

# Le VI<sup>ème</sup> ARRON

## Un conservateur de institutions

**M.** le Curé de Saint-Sulpice, craignant que l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui est sur sa paroisse, ne se trouve dans le nombre des communautés religieuses qui doivent être supprimées, a cru devoir avertir l'assemblée, que les bienfaits de ces religieux nourrissent une très grande quantité de pauvres, qui par leur suppression perdraient les moyens qui soutiennent leur existence...

C'était là l'observation présentée à la XVII<sup>ème</sup> séance de l'Assemblée Nationale, à Paris, en novembre 1789.

Elle classait ce coin de Paris, quartier d'église, de traditions, de mauvaises raisons de s'opposer à tout progrès. Le VI<sup>ème</sup> arrondissement a-t-il beaucoup changé? Des églises, il en a encore, et des séminaires. Et les magasins de Saint-Sulpice, où l'art religieux se révèle tellement hostile au plus simple bon goût. Et des esprits étroits pour qui M. Gillouin représente le progrès et M. Chiappe les libertés démocratiques.

L'église Saint-Germain-des-Prés, avec son clocher et ses clochetons, ses murs de forteresse, sa nef obscure, reste la plus vieille des églises de Paris. Et la Cour de Rohan, un vestige d'un autre âge.

Mais le boulevard Saint-Michel est là, avec sa jeune joie bruyante, pour hurler ce quartier de Paris d'un peu d'animation toute neuve. Le VI<sup>ème</sup> a ses écoles, tout comme le Quartier Latin, et, comme lui encore, ses étudiants. Lycée Saint-Louis, Lycée Montaigne, Ecole des Mines, de Pharmacie, Ecole Coloniale, Institut Catholique, Faculté de Médecine, Ecole des Beaux-Arts. De quoi se rattacher au passé qui installait là, autour de la Tour de Nesles où les Buridan recevaient une voluptueuse, provisoire et meurtrière hospitalité, les étudiants de Paris, avec leurs querelles, leurs farces et leurs esbouffissements de clercs dans leur pré.

Et puis, il y a les Académies, gardées par des lions débouaillés et tristes, les Académies qui mettent l'esprit, la science de France sous leur coupole comme melons sous cloche. Et puis il y a le Sénat, où demeurent les Sages, tout près d'un grand jardin qu'animent les enfants. Et puis, l'Institut Catholique, dans la Maison des Carmes, avec des cours bien closes et de longs couloirs sombres.

Quartier curieux. Tout le passé. Une vue de l'avenir. L'avenue de l'Observatoire est l'une des plus belles, des plus claires, des plus saines de Paris. A quatre cents mètres, il y a des venelles et des maisons crasseuses, autour de Saint-Sulpice, cette merveille du style jésuite, dont les deux tours, au dire de Victor Hugo, ressemblent à deux grosses clarinettes — clarinettes sans harmonie. Le Luxembourg est l'un des plus beaux jardins de Paris, mais tout un coin de l'arrondissement, celui qui descend vers la Seine, est pitoyable de vétusté... Cela vous ressemble à ces réclames de charlatans : un visage ravagé, un jeune visage : Avant. Après.

Il y a plus d'avant que d'après. Et les restaurations et les monuments neufs, hélas, ne sont pas des chefs-d'œuvre de l'art moderne. Je pense à l'Institut et à l'Hôtel de la Monnaie, mais vous pouvez penser aussi, à l'Odéon!



Le Luxembourg est l'un des plus beaux jardins de Paris.



Ci-dessus : Légende à trouver.



Ecole des Beaux-Arts.



Le boulevard Saint-Michel



Les seules belles boutiques sont sur les quais.



Il faudrait élargir la rue de Seine.



Vous plaie dans la Seine du Paris n'a pas tel core à la r âge, les rue

Le VI<sup>ème</sup> r lubres, ni la rue Gu malgré leu les rues de vandoni, G de Seine, démolir, p froides, au fonds bas, maisons à

Un quart naie? Si Cherche-M la rue Saint banisme...

Maisons sons sans pourtant, rue Princes trer à un de beaux de Seine, t pu install Où est-il, à l'entrée ciment et pâté de d'être de initions, d' mants de était prom arches s'ou ges, sur c et de la les élus?

NE CONNAISSEZ PAS

# PARIS !

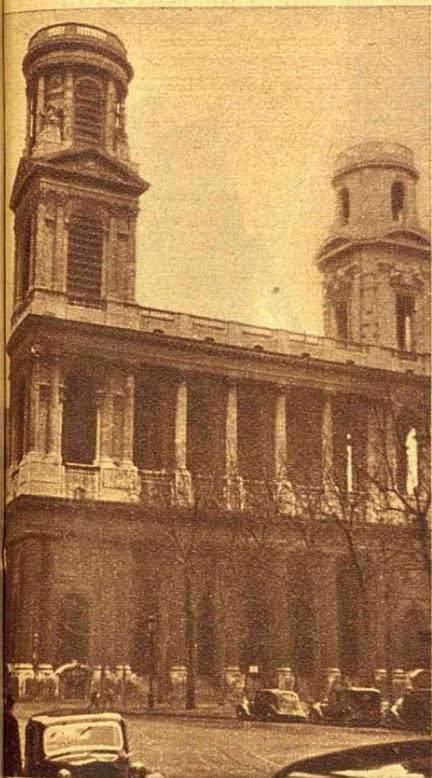
CLAUDE MARTIAL

Une grande enquête de

ARRONDISSEMENT

des vieilles

Saint-Sulpice, dont les deux tours ressemblent à deux grosses clarinettes.



De temps en temps, un morceau d'oasis avec du sable, un peu de gravier, trois arbres, squares pour les chiens du quartier, mais pas pour les enfants. Pour les enfants, il y a le Luxembourg, avec ses gardiens sévères — dame, on est près du Sénat —, ses pelouses trop bien ratissées, ses allées romantiques. Le Luxembourg, il est fermé le soir, isolant le boulevard Saint-Michel de Montparnasse.

On réclame, aussi, des écoles. Car les écoles sont vieilles, et l'on sait ce que ça veut dire, à Paris, de vieilles écoles : des bâtisses ennuyeuses, des classes malsaines, des murs qui suent. Une des revendications essentielles de ce quartier de riches c'est d'avoir, tenez, rue des Canettes, par exemple, en place des taudis, un de ces groupes scolaires neufs, spacieux, bien aérés, comme il y en a, par exemple, dans la plus pauvre banlieue dès qu'une municipalité ouvrière prend le pouvoir.

On voudrait, de même, quelques H.B.M. pour y loger les habitants des taudis. Et puis une piscine, — car il n'y a que la chic, la chère Lutetia, et puis des bains-douches. Et puis un gymnase.

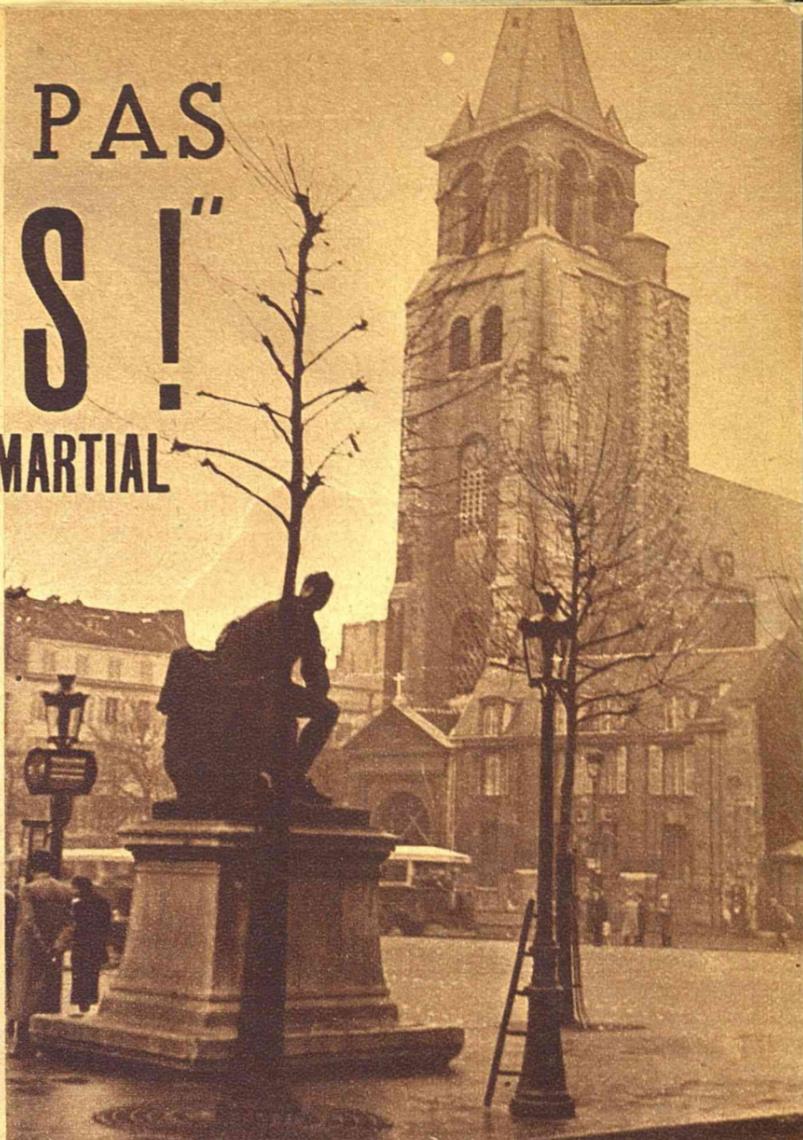
Ces gens-là sont insatiables!

Ils ont, pensez donc, un arrondissement historique. Ils ont la Cour de Rohan! Vous ne la connaissez pas? Les archevêques de Rouen, savez-vous, y avaient leur hôtel? Et l'on peut, en regardant bien, trouver des pierres de l'enceinte Philippe-Auguste! A part ça, les maisons s'épaule et se chevauchent, amas croulants de murailles lézardées. Une honte que désigne Danton, de sa main de bronze. Bien sûr, c'est de l'histoire. Marat a vécu là. Mais il y a longtemps! Depuis, les autobus suivent les mêmes rues que descendaient les diligences. Le Pont-Neuf est embouteillé, la rue Dauphine plus encore.

Est-il si nécessaire de donner aux antiquaires si nombreux dans le quartier des boutiques presque aussi anciennes que les objets qu'ils exposent? Faut-il que tous les libraires du Sixième arrondissement aient un éclairage aussi « original » que leurs éditions rares?

Les seules belles boutiques du quartier de la Monnaie sont sur les quais, en

La place et l'église Saint-Germain-des-Prés, avec la statue de Diderot.



plein vent, en pleine pluie. Trésors enfouis destinés à la découverte des chercheurs et des curieux. Cela fait le pittoresque du quartier, les habitants réclament un peu plus que du pittoresque. La rue Hautefeuille, la rue Suger sont éclairées au gaz, comme il y a cent ans. La nouvelle Faculté de Médecine, à la place de la vieille Charité, dressera des murs blancs, mais elle n'aura qu'un tout petit square. On est bien content de savoir que le Musée Dupuytren a fait suite au Club des Cordeliers, mais ça ne le rend pas plus présentable aux visiteurs. La rue de l'Ancienne-Comédie et la rue Mazarine sont restées telles que les connaît Molière, quand il y logeait ses troupes. C'est trop de piété à un grand souvenir. S'est-on imaginé que l'on magnifierait les votes en leur donnant un grand nom? Le sixième, si riche de statues, garde sur ses plaques d'émail bleu les plus grands noms de France, Racine, Corneille, Séguier. Les rues n'honorent guère les mémoires qu'elles évoquent.

Cependant, dans cet arrondissement qui connut, en 1848, les barricades de la

rue Saint-André-des-Arts, en 1871, la boucherie du Luxembourg où siégeait, féroce, une cour martiale tristement fameuse, le fascisme aujourd'hui installe ses permanences de matraqueurs.

Les ex-camelots du Roy partent de la rue Saint-André-des-Arts pour leurs expéditions punitives. Les ex-Croix de Feu tiennent leurs assises boulevard Saint-Germain et place de l'Odéon.

L'arrondissement, qui aime l'originalité, a consacré la mode de M. Raymond Duncan et la popularité de M. Jean Chiappe.

Il ne s'en porte pas mieux pour cela.

Allons. La Faculté de Médecine loge dans ses murs.

Est-ce qu'elle ne pourrait pas lui indiquer, comme ça, gentiment, un moyen de faire peau neuve, à tous points de vue?

Des maisons neuves, et propres.

Des hommes nouveaux, et propres.

## Le VII<sup>ème</sup> ARRONDISSEMENT

### Le noble faubourg St-Germain

(Voir l'article page suivante).



La belle perspective de l'Ecole Militaire.

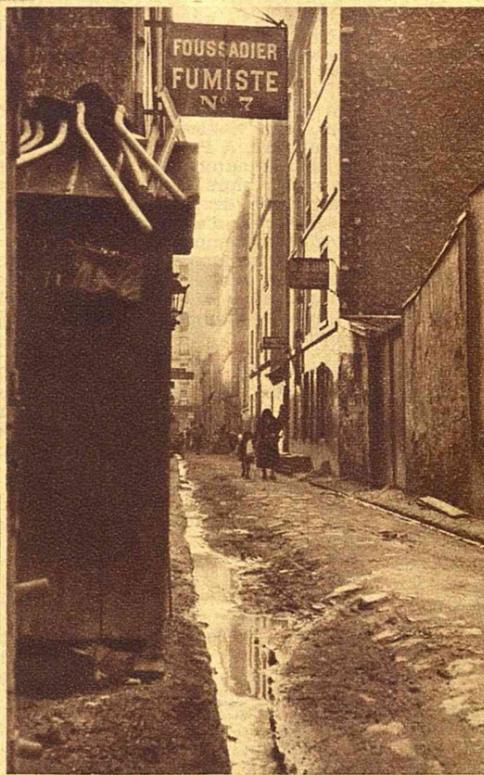
Un quartier déshérité, celui de la Monnaie? Si vous croyez que la rue du Cherche-Midi manque de taudis ou que la rue Saint-Placide soit un modèle d'urbanisme...

Maisons sans gaz, sans électricité, maisons sans eau. Des noms prestigieux, pourtant, rue Visconti, rue Mazarine, rue Princesse. Des coins à ne jamais montrer à un étranger, pourtant. Oh! il y a de beaux projets. On a démolit la rue de Seine, tout à fait à son début. On eût pu installer un grand, un beau square. Où est-il, le square promis? On a bâti, à l'entrée de la rue Dauphine, avec du ciment et des briques rouges, un beau pâté de maisons qui veulent avoir l'air d'être de style ancien, simples extrapolations, d'ailleurs, des pavillons charmants de la place Dauphine. Un square était promis, là aussi. Où est-il? Les arches s'ouvrent sur des rues coupe-gorges, sur des masures, sur de la crasse et de la suie. Ohé! les architectes, et les élus?

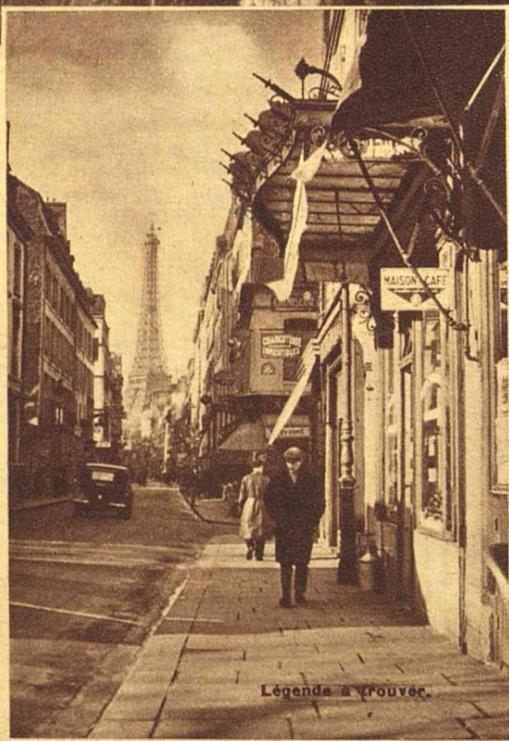


Quelques-uns des fameux « 305 » autrichiens, pris pendant la guerre.

Le passage Nicot, boyau crasseux, avec ses maisons à bacilles de Koch.



Le siège des « Assurances sociales », aux lignes modernes et saines.



Légende à trouver.

La semaine prochaine  
Le 19<sup>e</sup> arrondissement

**CONCOURS**  
VI<sup>e</sup> arrondissement  
Bon participation

**CONCOURS**  
VII<sup>e</sup> arrondissement  
Bon participation

## UN ABONDANT COURRIER

témoigne de l'intérêt que nos lecteurs portent à notre enquête sur les Arrondissements de Paris et aux deux concours qui s'y rattachent.

Nous rappelons les formules de ces concours pour les lecteurs qui n'y participent pas encore :

**Un concours pour les lecteurs de Paris : Trouver la légende d'une photo que nous publions sans légende avec chaque arrondissement.**

Toutes les recherches sont permises pour situer (ce qui est facile), ces photos.

### QUATRE BEAUX PRIX PAR ARRONDISSEMENT

Pour faciliter notre travail de classement et ne pas risquer de retard dans la publication des résultats à la fin du concours, nous prions nos lecteurs de nous envoyer les réponses au fur et à mesure qu'ils les trouvent.

**Un concours pour tous les autres lecteurs. Répondre aux deux questions suivantes : Quelles sont les cinq plus belles photos publiées au cours de notre enquête ? Quelles sont parmi toutes les photos publiées, les dix qui caractérisent le mieux Paris ?**

Toutes les photos publiées dans l'enquête sur Paris comptent pour ce concours, y compris les photos sans légende et les photos de couverture.

**3.000 FRANCS DE PRIX -- 25 GAGNANTS**

On dit qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire!

Le règlement (1) de nos concours le démontre péremptoirement puisqu'il vous autorise à vous décider maintenant, à y participer (si ce n'est pas encore fait), sans perdre aucun avantage.

(1) Consultez notre numéro du 28 Janvier (159) pour le règlement complet des Concours, et les numéros suivants où il est paru par fragments.

UN arrondissement qui s'étale sur la Seine, grâce à des quais majestueux. On dirait une belle maison fière de la vue que l'on a de ses balcons, de ses terrasses. Les quartiers, là, au bord de l'eau, face aux perspectives des Tuileries, aux bosquets du Cours-la-Reine, ont une allure ostentatoire de riches aristocrates. Pas de parvenus, ici, semblent-ils dire. Nous sommes là depuis des siècles. Le reste de l'arrondissement s'enfonce, comme un coin, timide, honteux, vers les quartiers moins riches du XV<sup>e</sup>.

Le 7<sup>e</sup>, c'est le Faubourg Saint-Germain, une maison de retraites pour oisifs de race au cœur de la ville, un havre de la tradition, une halte du progrès. Quelques chevaux de race entraînent encore des coupés désuets sur les pavés de bois de rues silencieuses, ouatées, paisibles, bordées de jardins précieux qui cachent de belles façades du grand siècle.

Peu de choses à voir, pour le touriste, dans le Faubourg lui-même. Les frontons de style, les statues, elles sont à l'usage

(Suite page 22.)

R  
C  
au  
avo  
Tant qu'  
et sa chi  
franchi le  
Et il faut  
grande. «  
sieur Sou

La fem  
ment. Le

Depuis  
lées qui

« Le G  
Poussou,  
abattre u

E  
cro  
scie  
ment. CH  
la cède  
dispute s  
te, la sc  
poudre h  
pied du  
du Pous

L'air e  
Le soleil  
lon. Il ex  
bes évac

Polie e  
supplicie  
rangée d  
tées, mo  
atteint l

Lorsqu  
énervé, n  
cabre.

Puis l'  
sur elle,

L'arbre  
La scie  
ces fils  
des arbre  
vent un  
plaies.

Alors,  
scie. Le  
coups du  
donne à  
té. Chaq  
Poussou  
sans hât

Le ché  
feuilles  
tant, le  
coups de  
tomber.

Allong  
exulte. I  
pour avo  
l'ont reti  
'enge pa

Le ché  
cille, rep  
lable sur

Un der  
droie.

Le Gal  
du chéné  
il a un

# FIÈVRE AU VILLAGE

ROMAN INÉDIT DE LUDOVIC MASSÉ

ILLUSTRATION DE LINGNER

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

C'ÉTAIT un petit village du nom de Planadura, qui aurait été un heureux village si « Le Galline » n'y avait habité. « Le Galline » a la haine des hommes. Tant qu'il est dans sa maison entre sa femme Tresette et sa chienne Diane, il est très calme. Mais dès qu'il a franchi le pas de sa porte, la colère lui monte à la tête. Et il faut se méfier de ses colères car sa force est très grande. « Le Galline » a pourtant deux bons amis: Monsieur Soubirane, le curé et Monsieur Grégoire, l'instituteur.

La femme de Tabe, le fossoyeur est morte mystérieusement. Le village a assisté aux obsèques.

Depuis cette mort, des bruits courent, des paroles voilées qui remplissent les habitants de terreur.

« Le Galline » a repris son travail, dans les bois, avec Poussou, le sourd-muet. Ils doivent, dans la journée, abattre un certain nombre d'arbres.

Le Galline et Poussou sont accroupis au pied de l'arbre. La scie est engagée depuis un moment. Chacun en tire sa part luisante, la cède un éclair de temps. La môle dispute se prolonge. Au ras de la fente, la sciure tombe précieusement, poudre humide de vie, tantôt sur le pied du Galline, tantôt sur le pied du Poussou.

L'air est encore chaud de la veille. Le soleil fouaille l'échine et le valon. Il exulte, tel un barbare. Les combes évacuent leur souffle fiévreux.

Polie et repolie par le bois qu'elle supplicie, la scie flamboie. Sa longue rangée de canines pointues, bien plantées, mord toujours plus avant. Elle atteint le cœur du chêne !

Lorsque l'un des deux hommes, énervé, manque à la cadence, elle se cabre.

Puis l'arbre se referme lentement sur elle, gêne son va et vient, la coince.

L'arbre triomphant va se ressouder. La scie sera prisonnière, semblable à ces fils de fer, entrés dans la chair des arbres de clôture, et qui se trouvent un beau jour, happés par leurs plaies.

Alors, Poussou vient à l'aide de la scie. Le coin de fer, frappé à petits coups du maillet, rouvre la fente, redonne à la scie son impitoyable liberté. Chaque fois que l'arbre se défend, Poussou enfonce le coin un peu plus, sans hâte, avec un plaisir pervers.

Le chêne se met à trembler. Ses feuilles grelottent. C'est que, à l'instant, le Galline le frappe, à grands coups de hache, du côté où il doit tomber.

Allongée sur les cailloux, la scie exulte. Il n'y a que la faux, en juin, pour avoir de ces regards cruels. Ils l'ont retirée pour que le chêne ne se venge pas au moment de mourir.

Le chêne tient par miracle. Il oscille, reprend espoir, semble inébranlable sur son pilon.

Un dernier éclair de hache le foudroie.

Le Galline s'écarte à peine. Le torse du chêne frôle son torse, en passant; il a un soubresaut avant de toucher

vie, un nœud cocasse, rougeâtre et bleu, et qui pleure comme un œil crevé.

Poussou aligne les dix doigts de ses mains sous le nez du Galline, puis abat un pouce. C'est le tour du « neuf ».

Le Galline regarde du côté de l'arbre sacrifié, sans ombre. Et il montre à Poussou des yeux pleins d'une détresse inattendue.

Ils vont s'asseoir. Ils boivent à la régala. Chaque fois que le Galline pose le tonnelet il fait une grimace. Poussou, lui, a, chaque fois, une moue indulgente. Alors, le Galline est obligé de cracher, d'un air de menace, un bon coup, pour associer le vin et Poussou dans le même mépris.

Il a défait sa chemise bleue. Sa chair puissante halète doucement. De la vapeur monte de sa poitrine. Des gouttes de sueur se liguent et se faufilent sous ses poils.

Poussou le regarde, il lit dans les visages comme dans un livre.

Et soudain, le visage du Galline se met à changer, comme un nuage brimé par les vents. Il a, maintenant, un aspect inconnu. Ses yeux sont grands ouverts; sur la peau, la douleur s'éparpille en étranges taches blafardes. Un tremblement affreux donne aux paupières, aux lèvres, aux peaux pendantes, un air d'animation fébrile et heureuse. Et le raidissement des mâchoires, la tension du front, contredisent cette joie burlesque, ce trait comique de la tragédie.

Le Galline va se lever. Et déjà Poussou saute de côté, s'enfuit, ricochant de buisson en buisson, roule dans le ravin et ne s'arrête qu'à cent pas, suffoqué par l'effrayante galopade de son cœur.

Là, il regarde. Il a comme un cauchemar. Le Galline s'est levé, il est adossé à un arbre. Mais il ne peut raidir ses jambes aux genoux grelottants. Il a une posture de bête blessée et qui attend le dernier assaut de la meute. Il lève les bras, pour une menace ou pour une capitulation. Et il tombe...



## MÉDICATIONS

A Planadura, on n'appelle le médecin que si la Foutrale est impuissante.

A l'arrivée du charreton, la Foutrale flaire le Galline inerte et prend son air mécontent de poule noire. Elle s'approche du lit où on vient de l'étendre et, tout de suite, elle juge qu'il n'y aura pas d'herbe, dans sa collection, pour rendre la vie à ce cadavre. Elle dit : « C'est un coup de sang ! »

Le coup de sang est redouté, à Planadura plus qu'ailleurs, parce que la Foutrale n'y connaît d'autre remède que la mort. C'est un mal protéiforme. C'est l'apoplexie : la balle au front. C'est l'embolie : la balle au cœur.

La Foutrale se retire en priant. Parfois, le médecin...

♦ \* ♦

On fait venir le médecin de Moret. Un jeune homme à bicyclette se dévoue. Il revient, essoufflé, au bout de quarante minutes.

— Il va arriver ! jette-t-il.

On attend avec curiosité l'automobile du médecin. Il en descend, tout jeune, avec une trousse de cuir noir. Il ressemble à un étudiant qui attend beaucoup de sa chance.

Le docteur Belpuig fait ouvrir la fenêtre et rejette le drap de lit. Il regarde le Galline, d'un peu loin.

Puis, il s'approche, se penche sur le malade, tâte le poulx. Il écarte les paupières, découvre les yeux rouges.

Il demande une serviette; il la déplie avec la sérénité des tables d'hôte. Il réclame le silence d'un doigt courtois. Il pose son oreille sur la poitrine tumultueuse.

Il savait que le Galline avait été frappé d'un coup de sang, en plein bois. Il avait pensé à l'insolation. Il trouve l'hémorragie cérébrale.

Le docteur Belpuig dit enfin : « C'est très grave ! » et il apprend la chose à la femme du Galline, à bout portant. Tréssette pleure un peu plus fort chaque fois qu'on lui parle. Les larmes coulent dans ses rides et certaines, de l'aile du nez, prennent essor vers la bouche et y entrent.

Le docteur Belpuig fait la grimace à chaque révélation de la Tréssette. Le Galline se saoulait; il lui arrivait de pisser rouge; il avait, parfois, tout le sang du corps dans la tête; la veine du cou, Tréssette l'avait entendue tressauter comme une bête emprisonnée...

Le docteur Belpuig soupèse mentalement les vertus de médicaments. L'empirisme commode lui souffle : saignez ! Mais il y a les autorités et ce pertinent Huglings Jackson qui répondent, en bourrant leur pipe : « La principale chose est de laisser le malade tranquille. » Comment résister à tant de bonhomie scientifique !

Laisser le Galline tranquille, c'est le purger, lui donner des lavements,

lui soutenir le cœur avec des piqûres; c'est le changer de place et de position vingt fois par jour pour évier le *décubitus* aigu, symptôme de mort, en purulences rondes, ouvertes comme des puits, jusqu'à l'os...

— Peut-être des sangsues... hasarde Tréssette, une dixième fois.

Alors, le docteur Belpuig envoie promener Huglings Jackson et ses pairs.

Il touche doucement l'épaule de Tréssette : « Nous allons lui faire une bonne saignée ! » dit-il.

Et il ouvre lentement sa trousse devant Tréssette défaillante et qui eût préféré des sangsues.

## L'AGONIE CERNÉE

Le village respire bien, dans le matin lumineux.

Parce que le Galline meurt, la vie devient belle.

La grande nouvelle pousse les gens hors de la maison. Ils se rassemblent un peu partout. A la fontaine, le robinet n'est plus seul à débiter son histoire. Il y a de l'avidité dans les regards. Quand il arrive un nouveau, dans un groupe affairé à cuisiner le malheur, on l'interroge. Il ne sait de neuf, qu'une chose; que le Galline n'ira pas loin.

Petit à petit, les gens approchent de la maison du Galline; ils épient les ouvertures. Ils la cernent prudemment. Ils parlent bas. L'assaut de leurs espérances ne leur a rapporté rien de définitif. Ils veulent en finir...

Hier, il y en eût qui interrogèrent le médecin et qui triomphèrent sous son nez, parce qu'il montrait peu d'espoir. Il y en eût qui vinrent, au rez-de-chaussée, tendre l'oreille aux gémissements. Il y en eut qui crièrent à la mort en s'enfuyant, et d'autres qui fusillèrent les volets à coups de pierres.

Aujourd'hui, la haine est organisée. Elle a poussé des résolutions sous la maison, au plein du jour. Sur le seuil, deux fument. L'un, c'est le Couenneux; il rit entre les bouffées.

M. Grégoire arrive. Le Couenneux s'efface servilement, puis on le voit montrer le poing à l'ombre du maître d'école qui monte voir le Galline.

M. Grégoire a, devant le géant inerte, un geste apitoyé.

Diane est couchée sur la descente; elle soupire quand on approche; sous ses sourcils blanchissants de vieille femme, ses yeux humains laissent passer un douloureux regard. M. Grégoire se penche sur la chienne et la caresse.

— Je ne puis pas la faire partir de là, dit Tréssette, que cette douleur bien partagée soulage un peu.

♦ \* ♦

Toute la nuit, il y a un filet de lumière à la maison du Galline. On le veille. Vers les deux heures, il se remet à gémir et à remuer le bras gauche, la jambe gauche. Il entr'ouvre même, un moment, l'œil gauche. L'autre est collé, mort. Sa respiration s'entend de la cuisine; quand le nez ne suffit plus à canaliser le souffle, la bouche s'ouvre avec un clappement.

Tréssette croit aux « râles de la fin ». Elle est là, attentive, prête à les surprendre, prête à déterminer la seconde du grand passage. Finette la fait lever, la distrait. Mais elle revient à son affût.

— Il me faut le voir mourir ! dit-elle.

♦ \* ♦

Au matin, les premiers levés de Planadura écoutent si on sonne aux morts. L'heure du sonner passe. C'est que le Galline tient bien la rampe.

Le médecin est déjà là. Il a toujours sa trousse. Il demande à une femme s'il n'y a rien de nouveau, et la femme lui dit que non, en attachant sur sa trousse un long regard d'espérance.

Il reste longtemps près du malade. Les uns prennent cela pour un bon signe, les autres pour un mauvais. Combien ils aimeraient, qu'à peine entré, il reparaisse, se coiffant lente-

ment, comme au sortir d'une chambre mortuaire.

Le médecin observe que le Galline est contracté du côté droit et que tout l'élan figé de sa vie est tourné par là. L'aphorisme vole à son secours. « *Le malade regarde la paralysie venir* ». C'est bien ça. Le Galline sera paralysé de la partie droite, s'il n'y pas de complications.

Puis il juge nécessaire une nouvelle saignée. Le Galline ouvre un peu son œil gauche quand l'aiguille troue la peau.

Voilà trois jours que le Galline oscille de la vie à la mort. Il ne sait où pencher définitivement.

Le village attend toujours qu'il choisisse. La courbe attentive de sa fièvre baisse, puis elle a de brusques montées pointues de graphique désespéré.

La maladie se prononce lentement et elle bégaie. Le Galline est mort d'un côté et vivant de l'autre. Le médecin a laissé entendre qu'il resterait paralysé, par moitié, de haut en bas.

♦ \* ♦

Un matin, derrière Diane frétilante, le Galline est porté sur le devant de la maison par Rasquill et Bartissol. Ils l'installent dans le fauteuil à bras du vieux Minguou, mort paralytique. Sa tête va d'une épaule à l'autre, comme un pavot sous le vent.

On le laisse un peu seul.

Son odeur affole les mouches d'août. Elles le préfèrent au mur cuit, tout en croûtes, éclaté comme une niche. Elles le prennent pour un cadavre. Elles se disputent les coins de ses yeux et de sa bouche. Alors, le Galline crispe lentement son visage et le tressaillement provoque de courtes paniques bruisantes, telles qu'en soulève le passant sur une ordure.

Diane arrive, encore à quatre pattes. Elle appuie son menton sur les genoux du Galline. Lorsque Tréssette arrive avec sa chaise basse, elle gronde Diane : « Laisse-le donc tranquille bête ! » Mais la chienne comprend de travers, s'entête, s'anime, et son nez froid, s'aventurant sous les mains mortes, leur rend la vie.

Tréssette s'assied, déplie un mouchoir, l'agite devant le visage de son homme.

Il est violacé; sa barbe de quinze jours lui donne l'air d'un mendiant assassiné. De sa bouche molle et mal close la salive file...

## L'HEURE DES BLANCS

Le Conseil municipal s'est réuni. Il y a toujours quelques curieux qui suivent le débat de la séance publique; ils se tiennent de préférence dans l'ombre de l'escalier. Les affaires ne sont pas nombreuses. La seule affaire passionnante, celle de l'assistance au Galline, va être traitée à l'huis clos. Bartissol vient battre des mains au haut de l'escalier, et la volaille des

curieux dévale les marches et s'égaille en gloussant sur tous les tons. En comité secret, le Conseil délibère...

Le secret est bien gardé. Le soir même, chez Marti, au café des Blancs, à l'Hostal, on s'indigne. L'assistance allait pour les malheureux, voilà que les assassins en profitent !

Les Blancs s'agitent. Le Baron, Péprats, Costesèque, qui se tenaient cois depuis leur dernier échec électoral, reprennent contact.

Les voilà réunis au Café de la Place. Péprats sourit avec bonhomie. C'est un vieillard très décoratif. Il n'est pas venu pour contredire ou pour suggérer. Il est là pour la tradition.

— Avec la peau du Galline, nous pouvons avoir la peau du maire ! proclame le Baron, après un exposé de l'affaire.

— Je suis de ton avis ! dit Costesèque.

— Oui... oui... fait Péprats, de sa tête blanche.

— Il n'y a qu'une chose à faire... Il n'y a...

Le Baron baisse la voix. A ce moment, il se méfierait de père et mère.

— ...Il n'y a qu'à dénoncer le Galline au procureur !

— Oui... oui... refait Péprats.

Tous le regardent. Peut-être va-t-il même s'en charger !

— Et... le plus vite possible ! reprend Péprats dont l'esprit de décision ne s'était jamais démontré avec autant de vigueur.

Tous sont séduits par cette pensée qu'il faut faire vite. Le Baron a une auto. Costesèque aussi. C'est que... L'idée de Péprats git là, entre eux. Péprats sourit toujours. Il a fait un gros effort. Il attend qui empoignera cette résolution ferme. C'est la minute du cœur...

Il y a un silence pénible.

— Il faudrait écrire une lettre, quelques-uns... insinue le Baron.

Aussitôt, tous respirent. Ils s'offrent tous à signer. Ils rassembleront cinquante signatures. La responsabilité portée par cinquante noms doit être bien légère ! Elle doit à peine peser un peu plus que l'anonymat...

## JOURNALISME

A Planadura, on lit deux journaux : *La Dépêche* et *l'Indépendant*. Ceux du Bloc lisent la *Dépêche* qui est l'organe de la Démocratie. Le dépositaire s'appelle Tricoire. Son nom est écrit sur le paquet. Il est aussi forgeron. Il fait sa distribution entre deux refrains d'enclume. Il pose son tablier de cuir et met sa casquette à lettres dorées, et le voilà transformé.

Au Café de la Place, le patron est blanc, mais il reçoit le journal pour les clients rouges qui s'égarèrent chez lui. Tricoire encaisse ses sous et lui dit :

(A suivre.)

CHARLES VILDRAC

## RUSSIE NEUVE

(VOYAGE EN U. R. S. S.)

160 millions d'hommes

sont-ils malheureux

ou non ?

EMILE-PAUL - 15 Frs

## TOUS LES LIVRES A LA PORTÉE DE TOUS

Savez-vous que

POUR 8 FRANCS PAR MOIS

Vous pouvez lire tous les ouvrages français ou allemands, littérature, économie, philosophie, sociologie, économie politique, histoire, marxisme, etc., etc...

Ouvert de 9 h. à 19 h. sans interruption et le samedi après-midi

VENEZ NOUS VOIR  
OU DEMANDEZ LA NOTICE DÉTAILLÉE A  
BIBLIOTHÈQUE E. S. I.

24, Rue Racine, PARIS

# Les danseurs de Valence

LES danseurs de Valence sont à Paris pour la première fois. La danse est la chose la plus simple du monde. Comme la couleur jaune ou bleu ou le vent. La danse est l'art le plus compréhensible qui soit. C'est l'expression instinctive de la joie et c'est ce qui, d'un pays à l'autre, se ressemble le plus. C'est ce qui s'apprend le plus facilement et se propage le mieux. Elle est la base de la comédie. Les danses tristes ou funèbres sont de bien accablantes inventions. Car la danse a été faite par de paisibles gens, pour exprimer leur bonne humeur de la terre fécondée ou bien accouchée.

La terre de Valence est la terre la plus féconde du monde. Quadrillée de petites rigoles, union de soleil, de terre et d'eau en proportions équivalentes, elle fait lever les plus splendides fruits, comble de l'imagination.

Sur cette terre, les jours de fête, avec leurs habits du dimanche, les paysans et les laboureurs de la plaine de Valence dansent l'héritage de leurs ancêtres. Leurs masques sont blancs, repeints à la

chaux à chaque saison, la toiture est de chaume; à chaque côté de l'esplanade qui s'étend devant la porte, terre battue depuis des siècles, il y a des géraniums blancs, roses et rouges. Les danses de Valence sont des danses graves et réfléchies. Des danses polies, bien élevées, où l'on peut retrouver sans peine l'empreinte du 18<sup>e</sup> siècle. On danse au son des castagnettes, des tambourins ou d'une rudimentaire fanfare. On passe, se croise, se salue cérémonieusement à moins que l'air ne se cabre au son du « Tabalet » et de la « Dulzaina » et qu'alors (au loin, le très léger bruit de la Méditerranée) on entende une rauque « Jota Valenciana » qui correspond à la tombée de la nuit, aux airs malicieus des aubades.

C'est cette tranquillité que donne le contact avec la terre, et ce savoir nature! que le sol bien travaillé peut féconder le monde, qu'apportent à Paris les danseurs de Valence. Ils sont une expression sereine et populaire de la sûreté du triomphe de la République espagnole.

MAX AUB.





A New-York, des travailleurs sympathisant avec le gouvernement espagnol, font des vêtements pour les habitants de Madrid. Notre photo représente l'ambassadeur d'Espagne Marcelino Domingo et sa femme visitant un de leurs ateliers.

# LA FEMME L'ENFANT, LE FOYER

## L'ENFANCE MARTYRE

Le procès de Soclay s'est déroulé la semaine dernière devant les assises de la Côte-d'Or. Il ne nous appartient pas ici de formuler la moindre opinion sur ce procès. Les faits étaient là, irréfutables : Soclay était un monstre, un satyre.

A 18 ans, il s'était déjà livré à quatre attentats contre des fillettes entre six et neuf ans. Condamné à 10 ans de réclusion pour une série importante de délits, il était venu, sa peine achevée, s'installer à Chaumont. Il tente d'enlever trois fillettes de 6, 9 et 11 ans. Puis c'est l'enlèvement, le crime atroce dont fut victime la petite Mascot. La justice a frappé durement; le châtement est mérité. Ce que nous voulons tirer de cette tragique aventure, c'est qu'elle est un nouvel exemple illustrant cette vérité essentielle, que nous ne nous lassons pas, que nous ne nous lasserons jamais de répéter ici : notre organisation sociale actuelle se désintéresse de l'enfance.

Prenons une famille d'ouvriers. Depuis le matin jusqu'au soir, les parents travaillent à l'usine ou à l'atelier. Que font les enfants pendant ce temps ? L'école ne dure pas toute la journée; et dès quatre heures de l'après-midi, ils sont jetés sur le pavé, traînent dans les rues, observent toute la vie de ces êtres qui, eux, ne sont pas des travailleurs, de ces prostituées ou de ces hommes de mœurs équivoques. En un mot, les enfants sont livrés, pieds et poings liés, aux vices de la rue, vices qui se couvrent d'un vernis de luxe qui peut éblouir leur esprit.

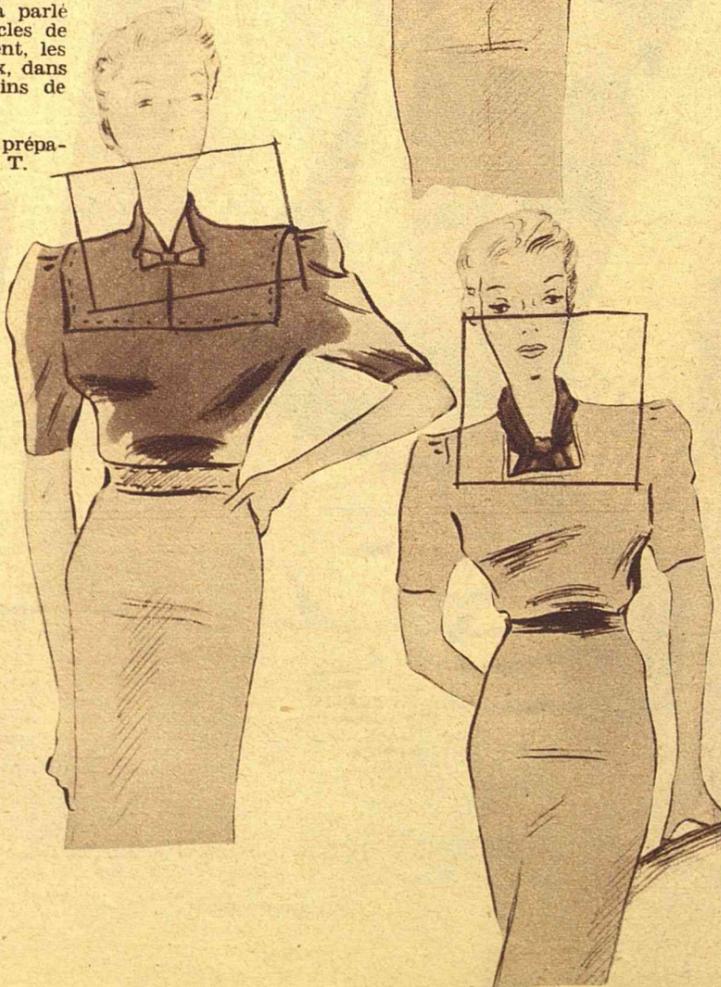
Le petit d'homme est un être sensible, pour lequel le moindre geste, la moindre parole peut avoir des résonances infiniment profondes. Il faut constamment prendre soin de lui, lui faire comprendre la douceur qu'il y a de vivre d'une vie honnête, d'une vie modeste. Il ne faut pas que, devenu homme, il se tourne vers son enfance avec tristesse, presque avec dégoût. Nous avons déjà parlé ici du remède. Ne peut-on envisager la création de « cercles de l'enfance », où sous la surveillance d'un personnel compétent, les enfants puissent se réunir. Ils seront guidés dans leurs jeux, dans leurs distractions; leurs instants de repos s'écouleront pleins de sources de joie.

Ainsi, nous verrons moins d'enfants tristes avant l'âge.

Ainsi, les enfants seront défendus contre les hommes, et préparés pour une vie sans haine.

## MODE & COUTURE

Les femmes qui ont un cou long et mince n'ont guère à se préoccuper des encolures de robes ou de blouses; il n'en va pas de même pour celles qui ont un cou un peu court et large. Celles-ci devront toujours chercher à dissimuler la base du cou et, par des effets de décolleté pointu, donner l'impression de plus de longueur. Les trois modèles ci-joint ont été spécialement étudiés pour celles qui ont ce petit défaut : chacun des trois est assez différent de l'autre, on pourrait encore varier à l'infini; les trois, cependant, ont un point commun : l'étoffe monte haut de chaque côté du cou pour en dissimuler la base trop forte, les trois recherchent l'effet « allongeant ».



## les conseils de Ginette

### NOTRE CUISINE

#### ENDIVES AU JAMBON

Choisissez de belles endives et faites-les cuire à l'eau bouillante salée une demi-heure à quarante minutes; il ne faut pas qu'elles se défassent. Egouttez-les très soigneusement et placez-les chacune sur une tranche de jambon que vous roulez autour. Placez-les dans un plat allant au four, arrosez d'une sauce blanche épaisse et abondamment fromagée; faites dorer au four et servez dans son plat.

On peut faire la même chose avec des côtes de céleris.



#### COMPOTE DE MARRONS

Epluchez et faites cuire à l'eau salée trois quarts de beaux marrons puis écrasez-les jusqu'à ce qu'ils soient réduits en farine. Mettez d'abord dans une casserole de l'eau, huit morceaux de sucre et une gousse de vanille, puis ajoutez les marrons réduits en farine. Mettez au feu et tournez sans arrêt jusqu'à complète cuisson; à ce moment, vous incorporez une forte cuillerée à dessert de kirsch.



### SAVEZ-VOUS QUE...

— le mélange du jus de citron et du gros sel de cuisine fournit un excellent produit pour enlever les taches de rouille.

— l'essence de térébenthine prévient l'invasion des insectes de toutes sortes si l'on en imbibe le plancher avant la pose des tapis.

— l'on peut également utiliser la térébenthine pour chasser les mauvaises odeurs : quelques gouttes suffisent; et, pour assainir un évier ou tout autre récipient de cet ordre rien ne vaut d'y jeter un seau d'eau additionné de quelques gouttes de ce produit.

— pour entretenir le fer forgé rien n'est préférable à l'encaustique ordinaire étendu comme sur un meuble de bois quelconque. Cela préserve de la rouille et donne un poli inégalable.



### CONSEILS PRATIQUES

#### L'UTILISATION DES VIEUX DRAPS

Lorsque les draps sont usés, allons-nous les jeter ? Que non ! Car ils vont pouvoir encore rendre pas mal de service, si nous savons, en leur donnant un autre usage, les utiliser. Il faudra tout d'abord couper la partie usée qui ne peut plus servir, après quoi nous pourrions, soit diviser le restant en carrés pour faire des torchons, soit faire de la layette. En effet, la toile usagée est plus douce à la peau des nouveaux-nés que la toile neuve, bien souvent rugueuse. Nous pourrions donc tailler de petites chemises et des couches : ainsi dans un vieux drap nous pourrions confectionner une partie de la layette, et pas la moins importante.

### A la suite de l'envoi...

de nos coffrets d'échantillons gratuits, grand nombre de nos correspondantes nous demandent des conseils de beauté les plus divers. Dans l'impossibilité de leur répondre à toutes, nous avons décidé de faire paraître dans ces colonnes, ces conseils résultant d'une expérience de longue date.

PERRETTE, 51 bis, av. Ste-Foy, Neuilly (Seine).

# SPECTACLES

## LES FILMS

### WINTERSET

Il existe aux Etats-Unis une expression qui n'a pas son équivalent en français : « Frame up ». Un Frame up consiste à exécuter un crime et à faire condamner pour celui-ci un homme qui n'y a pas été mêlé, mais dont l'activité politique ou syndicale gêne certaines personnes en place. Sacco et Vanzetti ont été victimes d'un frame-up, comme Tan Mooney...

Quinze ans après un frame-up, le destin réunit dans la « zone » new-yorkaise, au pied d'un grand pont qui a déjà servi de décor au début de My Man Godfrey, le fils du condamné innocent, le juge qui a rendu la sentence et que le remords a rendu fou, le témoin qui par son silence a permis la condamnation et le véritable assassin, un gangster qui se sait condamné par les médecins et qui est résolu, avant de mourir, à supprimer tous les témoins du crime. Dans un sous-sol sinistre, dans un monde de brume, de pluie, de mendiants, de taudis, la tragédie grandit, éclate, bouleverse tout. Les noyés sortent du fleuve, revolver en main pour se venger. A chaque coin de rue est embusqué un tueur et son revolver silencieux...

Tel est le thème de Winterset, grand prix du film américain de 1936. Présenté avec une publicité écrasante qui le qualifiait de chef-d'œuvre, Winterset a déçu à la critique des grands journaux qui s'est plainte qu'il pleuve trop dans ce film, et sans doute aussi — à part eux — qu'ils n'avaient pas été arrosés.

Winterset n'est pas exactement un chef-d'œuvre. Winterset est plutôt une œuvre puissante et forte malgré divers défauts évidents.

Le premier de ces défauts a été sans doute de vouloir faire une tragédie moderne.

La règle des trois unités est soigneusement observée : l'action unique se déroule en quelques heures, dans un même décor et une sorte de fatalité tragique pèse sur l'ensemble.

On demande même aux dieux d'intervenir et ce sont les dieux qui dénouent, en effet, la tragédie. L'orgue de barbarie qui a été l'occasion de l'amour du fils du condamné et de la sœur du faux témoin, devient aussi l'instrument imprévu qui leur sauve la vie : métaphore sur la toute puissance de l'amour qui brise devant le couple tous les obstacles de la vie, métaphore qui est malheureusement idéaliste.

Cette prétention aux idées générales, les ratiocinages philosophiques sur le devenir de l'homme, les réflexions sur la mort sonnent souvent faux et ajoutent au film de Berman et Santelli, une note en quelque sorte dostoïevskienne qui n'était pas utile. On eût aimé plus de réalisme, moins de lieux communs métaphysiques. Mais l'œuvre est sans cesse puissante. Elle contient des réminiscences de l'Opéra de Quatre sous, des Damnés de l'Océan, de beaucoup d'autres grands films, mais elle égale toujours ses modèles. Le jeu des acteurs est souvent trop théâtral, mais le torrent de l'action les entraîne, les broie. Les coups de théâtre sont admirablement réalisés. Des scènes comme celles du bal sur la zone, du retour de la victime qui veut tuer son assassin soudain affolé et paniqué, des amoureux traqués par les leurs, sont prenantes, souvent parfaites.

On a trop des doigts d'une seule main pour compter les œuvres vraiment remarquables qui nous sont venues d'Amérique depuis octobre dernier. Avec Le Vandale, Winterset est une de ces œuvres-là.

Georges SADOUL

### MENILMONTANT

Un brave marchand de Polichinelles qui aime bien les braves petits enfants de Ménilmontant rencontre une brave dame multimilliardaire qui lui donne des millions et des millions pour rendre heureux les gosses. Mais un méchant conseiller municipal s'empare de cette belle œuvre et le brave homme entouré de ses braves amis connaît après de longs monologues et d'émouvants conseils une belle mort. Un film du style bibliothèque rose ou journal de Lisette. Tout y est beau (sauf un traître classique) dans un monde où les riches ont un cœur d'or. M. Signoret, l'un des plus mauvais acteurs du cinéma français qui pourtant... rend encore plus fade cette histoire à la guimauve. Ce film disposait pourtant d'excellents éléments : les rues de Ménilmontant, les gosses du XX<sup>e</sup> arrondissement, une ambiance et un milieu sympathique. (Film Français, La Scala.)

### ON A TUE

Mervyn Le Roy est l'un des meilleurs metteurs en scène américains et on lui doit ce chef-d'œuvre, *Je suis un épilé* qui révéla au public du monde entier le grand acteur qu'est Paul Muni. Cet acteur et ce metteur en scène ont collaboré à nouveau dans *On a tué* et l'on était en droit d'attendre un film de bonne classe. Nous n'avons malheureusement vu qu'une œuvre banale, de série. On a imposé à Mervyn Le Roy le plus banal et le plus rabattu des sujets : un journaliste aux prises avec une bande de gangsters, avec description d'un grand journal et d'une boîte de nuit louches. Ceci a déjà été traité cent fois et est usé jusqu'à la corde. Les grands talents de Muni et de Le Roy n'ont pas renouvelé cette matière qui a ses poucifs obligatoires et l'action languit. Toutefois le détail est d'une grande perfection technique. Le brouhaha du grand journal est bien présenté et le dancing des gangsters avec son bar tournant et son style managé de chevaux de bois, est une heureuse trouvaille. (Film américain, Appollo.)

### L'HOTESSE DE BROADWAY

Un joueur professionnel tombe amoureux de la fille d'un maître de forges et pour la conquérir, dirige un grand cercle où il gagne beaucoup d'argent. Il épouse sa bien-aimée après une louche histoire de tricherie. Il est abattu à coups de revolver par un frère ruiné et jaloux, mais tout finit bien. Ce sujet a été déjà traité plusieurs fois en Amérique, et en particulier dans un film à costumes où paraissait Cagney. Un film digestif, une opérette standard. (Film américain, Appollo.)

### UNE FEMME QUI SE PARTAGE

Un industriel qui ne veut pas être grugé par la demi-mondaine qu'il entretient, se fait passer pour son caissier. Et comme ce caissier gagne peu et qu'il entretient assez richement cette dame, elle le prend pour un caissier-voleur. Ce qui fait... Mais il est vraiment inutile de raconter ce vaudeville conventionnel et poussiéreux dont on a tiré un film qui a autant de saveur que les bouchées à la reine confectionnées par les restaurateurs à 5 fr. 50 des grands boulevards, avec les débris abandonnés par leurs clients dans leurs assiettes, les semaines précédentes. (Film français, Aubert-Palace.)

G. S.

### NOUS AVONS AIME :

#### UN PEU

La Brute magnifique (métallurgie américaine); La Rebelle (féministe); Doubrovski (soviétique); Les Verts Pâturages (sermon nègre); Courrier Sud (à la rigueur); La Guerre des Gosses (si vous aimez les enfants); Monsieur Personne (amusant); François I<sup>er</sup> (gros comique); Hélène (plein de bonne volonté).

#### BEAUCOUP

Jeunes filles de Paris (honnête); Saint-Louis Blues (chantant); Le Mystère de Mason Park (policier); Pépé le Moko (drame); Le Général est mort à l'aube (réussi); My Man Godfrey (baroque); Swing Time (dansant).

#### PASSIONNEMENT

Winterset (tragédie); Les Bas-Fonds (prix Delluc); Les Temps Modernes (Charlot); Terre sans Pain (documentaire dramatique); Le Vandale (puissant); Mrs Deeds (extravagant); Tchapaïev, La Jeunesse de Maxime, Les Marins de Cronstadt (trois chefs-d'œuvre soviétiques); La Belle Equipe (remarquable).

#### PAS DU TOUT

La Dame de Vittel, Une Femme qui se partage, Les Demi-Vierges, Les Hommes nouveaux, Faisons un rêve, Nitchevo, Avec le Sourire, etc., etc.

### MAISON DE LA CULTURE

#### EXPOSITION ANNUELLE

##### DE

#### « TRAVAUX ARTISTIQUES D'ENFANTS »

organisée par la FEDERATION DE L'ENFANCE  
12, rue de Navarin  
Paris (9<sup>e</sup>)

Du 15 février au 15 mars 1937

### MISE AU POINT

Une erreur matérielle nous a fait attribuer à notre ami Georges-Henri Rivière, au cours d'une récente interview, l'expression suivante : « Mon collaborateur et ami Paul Rivet. » Il nous prie d'indiquer ici que Paul Rivet est son maître et non son collaborateur.



PAUL MUNI dans « ON A TUE » qui passe actuellement à l'APOLLO.



WINI SHAW et LY LE TALBOT dans une scène de L'HOTESSE DE BROADWAY qui passe actuellement à l'APOLLO.



Une scène du « MYSTERE DE MASON PARK », qui passe actuellement au PANTHEON.



JOEL Mc CREA, principal interprète de S-LOUIS BLUES (Banjo on my Knee) avec Barbara Stanwyck.





# Exposition (de blancs)

PAR  
H. MONIER

## ECOUTEZ!

### «LA FAMILLE NEUTRE»

C'EST un des mots d'ordre des amis de la réaction qui, dans la bataille pour les conseils de gérance des postes radiophoniques d'Etat, brandissent le drapeau fleurdelisé de la « liberté du micro ». Ils vous disent :

« La radio est un instrument de délasserment, elle n'a que faire de vos querelles politiques, elle doit servir la paix dans la famille, elle doit y amener le sourire avec de jolis morceaux de musique, de chant, de blagues parfois, la piété avec des sermons bien choisis... Tout cela, mais pas de politique ! »

On connaît la chanson! On l'a entendue trop souvent sous le régime de Mandel. Pas de politique; seules les théories de MM. Laval, Flaminio ou de La Rocque, étaient admises au micro.

La paix avec le sourire... C'est sous le couvert de ces bonnes paroles qu'on inonde le pays avec les informations à la Queipo de Llano sur les marxistes massacrant les religieuses, sur les braves troupes marocaines ramenant aux foyers des familles madrilènes, sur la paix et les vertus chrétiennes, etc.

Les sans-filistes républicains en ont assez de ces balivernes. Ils rendront à la Radio française, au moins à sa partie qui dépend de l'Etat, sa liberté; ils la mettront au service du Peuple en élistant, ces jours-ci, les conseils de gérance que leur propose le RASSEMBLEMENT POPULAIRE.

P. F. A.

#### JEUDI 25 FEVRIER

20 h. STRASBOURG-RENNES. — Retransmission de l'Institut National de Radio. Diffusion à Bruxelles : Concert Bach.

20 h. 30. PARIS-P.T.T.-MARSEILLE. — Depuis le Théâtre Français : *Le Vieil Homme*, de G. de Porto-Riche.

21 h. MOSCOU (1.744 m. et 50 m.) : *La Géorgie heureuse*.

#### VENDREDI 26 FEVRIER

20 h. 30. TOULOUSE, LILLE, LIMOGES. — Depuis la Salle du Conservatoire : *Soirée Richard Wagner*: Tristan et Yseult, avec Germaine Lubin, Anspach, Madeleine Vhita, Etcheverry, Mères. Direction : Inghelbrecht.

#### SAMEDI 27 FEVRIER

19 h. 50. RADIO-PARIS. — *La Défense de l'Esprit*, par P. Vaillant-Couturier.

20 h. 30. PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE. — Depuis le Théâtre

Français : *Les plus beaux Yeux du monde*, de Jean Sarment.

21 h., MOSCOU (1.744 m. et 50 m.). — Les hommes d'Etat soviétiques, Molotov.

#### DIMANCHE 28 FEVRIER

14 h., PARIS-P.T.T. — Petites opérettes de Lecocq, Offenbach, Casadesu.

16 h., RADIO-PARIS. — *La Comédie des Erreurs*, de Shakespeare.

20 h. 30. TOUR EIFFEL. — Soirée symphonique : Œuvres de Martelli, Honegger, de Falla, etc.

#### LUNDI 1er MARS

20 h. 30. TOUR EIFFEL. — Relais de Lyon-P.T.T. : *Judas Macchabée*, avec le concours d'Alice Raveau.

20 h. 30. RADIO-P.T.T.-NORD. — Concert depuis Valenciennes par l'Association symphonique des

Professeurs du Conservatoire : Œuvres de Bach, Beethoven, Guy Ropartz, Maurice Ravel, R. Wagner.

#### MARDI 2 MARS

20 h. 30. PARIS-P.T.T., MARSEILLE, GRENOBLE. — *Le Carnaval à travers l'Europe*, œuvres de A. Thomas, Busoni, J. Strauss, Debussy, Pierné, Stravinsky, Milhaud, Chabrier.

20 h., MOSCOU (1.744 m. et 50 m.). — *La politique mondiale dans l'opinion soviétique*.

#### MERCREDI 3 MARS

20 h. 30. TOUR EIFFEL, LYON. — Depuis le Théâtre Français : *L'Illusion*, de Pierre Corneille.

#### ESPAGNE TOUS LES JOURS

TOUS LES JOURS :

VALENCE

352 m. 90 1 kw. 5

BARCELONE E.A.J. 15

293 m. 05 3 kw.

MADRID UNION RADIO

274 m. 10 kw

(23 h. 30)

# regards

1<sup>er</sup> fr. 25

2 frs. BELGES  
0.40fr. SUISSE

24 pages



**Les  
danseurs de Valence  
s o n t e n F r a n c e**